CHANTIER 2

ACTES

Conférence de Gérard CHOUQUER, archéogéographe

La construction des centuriations romaines depuis 1000 ans

Jeudi 04 avril 2012

Terres en villes

DATAR

PUCA
plan urbanisme construction architecture

OUVERTURE DU SEMINAIRE

Intervention de Philippe MONTILLET, Directeur du département information, documentation multimédia de l'IAU Ile-de-France :

Soyez les bienvenus dans nos murs, dans l'Institut d'Urbanisme de la région Ile-de-France. Nous sommes ravis d'accueillir le réseau Terres en Villes pour cette journée sur le thème « Formes agricoles et formes urbaines, la résilience des formes agraires dans l'urbanité ». Une journée d'étude complète.
Nous sommes habitués à travailler avec Terres en Villes : nos liens sont déjà anciens, très constructifs, profonds depuis plusieurs années. En effet, avant même l'adhésion de la région Ile de France en 2008 – quand le conseil régional et de la chambre régionale d'agriculture ont rejoint le réseau – avant même cela, nous avions eu l'occasion de travailler avec Terres en villes et en particulier pour co-accueillir – certains s'en souviennent sans doute - avec le conseil régional, l'assemblée générale en juillet 2006 et surtout contribuer aux visites en Ile-de-France qui avaient été organisées à cette occasion.

Donc, lien actif et vrai partenariat marqué encore aujourd'hui, par cette journée d'étude, mais grand intérêt aussi pour tous les travaux menés qui rejoignent les thématiques menées de l'Institut d'Aménagement, depuis là aussi de nombreuses années. En particulier, sur les circuits de proximité et sur la gouvernance alimentaire - un sujet on ne peut plus important -, la protection et la gestion concertée des espaces agricoles, forestiers et naturels, péri-urbains, en particulier sur la thématique agriculture et SCOT. Donc nous sommes particulièrement heureux à l'institut d'accueillir cette journée sur formes agricoles et formes urbaines.
Au-delà aussi, c'est un grand plaisir et une joie d'accueillir dans nos murs le ***professeur Gérard CHOUQUER.*** S'il ne m'appartient pas de le présenter, ce sera tout à l'heure le rôle du secrétaire technique de Terres en Villes, en revanche, je peux dire combien les préoccupations, qui sont les siennes, à savoir la dynamique des paysages, l'histoire de l'arpentage et des plans cadastraux, l'archéogéographie qu'il a créée, rejoignent nos préoccupations quotidiennes depuis longtemps.

En effet, il y a deux manières d'aménager. Il y a celle de la table rase (tabula rasa), qui a eu ses adeptes par le passé, sur laquelle nous tirons un trait et il y a, à l'opposé, la prise en compte du territoire, le « composé avec », ce que nous appelons ici la mémoire des territoires, qui doit intervenir dès le diagnostic – j'insiste sur ce mot – comme un élément fort contribuant au projet. Mémoire tant physique, géomorphologique, que mémoire culturelle. Depuis trente ans, à l'institut, nous l'avons mise dans nos approches. Ce fut dès les années 1970-1980, l'émergence du concept de la trame foncière, concept développé par notre collègue Gérald HANNING, concept toujours d'une grande actualité ; on le voit dans les travaux récents qui sont menés, c'est-à-dire la prise en compte d'une trame faite de géographie et d'activités humaines. C'est depuis toujours le souci de l'existant pour comprendre le présent, faire évoluer les territoires en fonction de leurs natures et de ce qu'elle a produit déjà en matière de développement intérieur. Ainsi pouvoir entendre un archéologue, un archéogéographe, est pour nous très important ; nous ne sommes que des généralistes en la matière donc avoir en nos murs un spécialiste ne peut être qu'apprécié. C'est très motivant. Merci à Terres en Villes de nous faire ce cadeau aujourd'hui.

Je pense, Professeur, que vous aurez su apprécier ainsi que tous les participants, l'exposition qui orne nos murs, dans laquelle nous mettons en avant la permanence de certains axes – les murs extérieurs dans notre grand hall - en nous basant sur la carte des chasses du XVIII ème siècle. Tracé du XVIII ème siècle pour certains de ces axes mais traces beaucoup plus anciennes pour d'autres comme la chaussée Jules César. Si je parle de ces travaux, c'est parce que, ici, nous donnons aussi une grande importance à la cartographie ancienne, qui permet de mieux comprendre le territoire au présent. Voilà ce que je voulais dire en vous accueillant, en accueillant Terres en Villes, le ***professeur CHOUQUER***. Je passe la parole à ***Serge BONNEFOY*** qui va introduire la journée.

Intervention de Serge BONNEFOY, secrétaire technique de Terres en Villes, MODERATEUR :

Merci Monsieur le directeur du patrimoine. Je voudrais d'abord remercier ***Gérard CHOUQUER,*** que je présenterai tout à l'heure, de nous avoir fait l'honneur de participer à notre séminaire. Je voudrais dans un deuxième temps remercier l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme vous êtes depuis longtemps à nos côtés. On sait que l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme est un des grands lieux de la matière grise en matière d'urbanisme et de territoire en France. Et je suis un fervent militant du rapprochement

entre franciliens et autres régions françaises : prendre l'habitude d'aller voir ce qui se passe d'un côté ou de l'autre. Ce qui n'est pas si simple que cela dans la pratique.
Puisque l'on parle de l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme, je voudrais aussi dire le plaisir que l'on a eu hier, Bruno JULLIEN et moi, de rencontrer les directeurs d'agence. Si j'en parle, c'est parce que dans les trois thèmes de travail entre la FNAU et Terres en Villes, il y aura ces formes agraires et formes urbaines. Nous souhaitons aller plus loin et travailler avec les praticiens pour recenser à la fois les projets et pour capitaliser les connaissances.

Vous savez que ces séminaire s'inscrit dans le cadre d'une opération de recherche-action que l'on conduit depuis maintenant deux ans et qui est la suite d'un travail sur agriculture et SCOT. Nous avions organisé un atelier ici même le 15 décembre 2009 ; c'est là où l'aventure a commencé. Nous avions écouté Frédérique de GRAVELAINE de l'équipe GRUMBACH qui présentait le projet le Havre - Paris. Nous avions écouté aussi Joëlle DIANI de l'agence d'urbanisme de Lyon et puis une élue agricultrice de l'Ille-et-Vilaine.

De fil en aiguille, ce thème des formes agraires périurbaines est devenu quelque chose d'important pour nous : nous avons organisé les rencontres nationales à Rennes et nous nous sommes rapprochés de trois organismes de recherche l'Ecole Nationale Supérieure du Paysage, un vieux complice de Terres en Villes, l'Institut d'urbanisme de Grenoble, c'est l'atavisme grenoblois, et enfin les géographes de l'UMR ESO du Grand Ouest qui ont notamment travaillé dans un projet PSDR Dytefort sur la périurbanisation en troisième couronne dans le grand ouest français. Depuis, grâce aux grenoblois et aux relations de notre réseau, nous nous sommes rapprochés également de l'université de Lausanne (Jean RUEGG et Joëlle SALOMON-CAVIN) et de l'HEPIA de Genève (Laurent DAUNE). Notre travail se fait donc entre praticiens et chercheurs. L'idée, c'est qu'à chaque fois l'un parle, l'autre répond et dialogue. Voilà le principe de notre travail.

Je dois excuser Laurent DAUNE de l'HEPIA malade, Coline PERRIN de l'INRA Montpellier et Joël SALOMON-CAVIN de L'UNIL qui sont en colloque à Wageningen. On n'a pas choisi la date idéale puisque Yvon Le CARO est aussi avec son université à Stockholm : il a délégué Paula NAHMIAS doctorante pour représenter le grand ouest. Pascal VERDIER de Rennes Métropole nous rejoindra bientôt. Et Lilian VARGAS, pourtant le seul historien de notre collectif, est dans le train de Grenoble, bloqué depuis deux heures et demie. Il va malheureusement être obligé de faire demi-tour, car il devait être reparti à 15h30. Les trains grenoblois ! On a bien fait de venir hier.

Je vous rappelle l'objet de notre recherche-action : il s'agit de produire des connaissances, des savoirs, des méthodologies et des outils pour mieux valoriser, gérer les interrelations entre formes urbaines et formes agricoles ainsi que les usages partagés qui en découlent dans la ville territoire et sa métropolisation. Il y a non seulement un côté connaissance, mais il y a bien évidemment un côté production d'outils y compris en matière de préconisations politiques. C'est aussi l'intérêt de Terres en Villes de créer cette mixité entre le monde politique, le monde professionnel et le monde des acteurs de la société civile.

On a choisi trois échelles : le grand territoire, l'interface bâtie, non bâtie et l'échelle parcellaire de l'exploitation agricole afin de ne pas étudier simplement la planification et les injonctions politiques mais aussi les résultats de la conduite d'entreprise par les entrepreneurs agricoles. Ce projet comprend cinq phases : une phase d'état de l'art, de glossaire, de biographie .Une deuxième phase de recensement des bonnes pratiques, des expériences. On est au cœur de cette phase à l'heure actuelle. Nous avons souhaité associer les études monographiques dans une troisième phrase avec des ateliers projets qui combineront les savoir-faire les urbanistes, les architectes, les paysagistes et des agronomes. Nous souhaitons synthétiser l'ensemble de ces travaux pour les capitaliser dans un certain nombre de productions d'outils et un forum final. On y reviendra cet après-midi.

Nous nous étions particulièrement intéressés à la question des formes lors du séminaire de Grenoble que nous avions organisé à l'institut d'urbanisme de Grenoble. Il en ressortait qu'il fallait faire un peu d'épistémologie, un peu mieux définir nos notions, nos concepts, revenir sur les formes et les forces, sur les formes agraires. Pendant très longtemps, on n'a pas osé employer forme agraire : on employait forme agricole parce que les urbanistes percevaient mal le mot agraire. Alors, je le disais de façon un peu polémique, on était resté à une conception d'une mauvaise époque où le terme agraire renvoyait aux partis des « agrairiens » en quelque sorte. On a alors compris la nécessité d'une acculturation commune sur ces histoires-là. Le collectif, sur proposition de Laurent DAUNE, a suggéré que l'on invite ***Gérard CHOUQUER*** à intervenir à ce moment de notre projet.

En relisant ce matin les définitions du texte « les mots de paysage et de jardin » fait par Pierre DONADIEU et Elisabeth MAZAS auquel notre collègue Rolland VIDAL a participé, je suis tombé sur le petit article «forme». Je vais le lire quand même et je pense que cette suggestion de Laurent DAUNE est très intéressante. Forme, définition donnée par Pierre DONADIEU et Elisabeth MAZAS : « Apparence visible d'un objet, d'un être, d'un espace identifiable par ses contours résultant de la structure de ses parties. La forme est véritablement le fondement de l'analyse paysagère au stade de la description et de la schématisation. Aujourd'hui, à côté des formes issues des planifications, on étudie de plus en plus les paysages ordinaires anciens et leurs processus de genèse et de transmission dans la durée. Les planifications des sociétés anciennes sont encore inégalement décrites et répertoriées ».

On est dans le cœur de la conférence et du sujet. Cela me permettra de présenter ***Gérard CHOUQUER*** qui est agrégé d'histoire en 1974, directeur de recherche au CNRS depuis 1997. Il a soutenu sa thèse sur les cadastres romains en 1982 à Besançon, agglomération membre de Terres en VIlles, puis une HDR en 1993 à Tours. En 2011, il est nommé au sein de l'UMR du CNRS, archéologie et sciences de l'antiquité Paris Nanterre et HDR à la Sorbonne. ***Gérard CHOUQUER*** a enseigné l'archéogéographie à l'université de Coimbra et il donne quelques cours annuels dans cette discipline à Paris, à l'Ecole d'Architecture de Versailles.
De 1997 à 2004, ***Monsieur CHOUQUER***, vous êtes membre du comité d'expertise politique publique et paysage, ce qui nous ramène à l'action du Ministère du Territoire et de l'Environnement. Depuis 2004, vous êtes rédacteur en chef de la revue « Etudes rurales », et membre du centre d'études des universités archéologiques de Coimbra et de Porto. En 2007, vous avez été élu secrétaire de l'association France Internationale pour l'Expertise Foncière. Je conseille à tous d'aller sur le site du FIEF constitué sous le patronage de l'ordre des géomètres experts. Vous consacrez une partie de votre temps pour témoigner de ces recherches – et encore une fois merci d'avoir été jusqu'à nous. Vos travaux portent sur quatre grands domaines : les questions foncières et les problématiques agraires dans le monde, notamment le land grabbing soit tout ce qui se passe en matière d'achat de foncier par un certain nombre de pays, l'arpentage et l'histoire du cadastre, l'archéogéographie, l'épistémologie avec la rénovation des disciplines géohistoriques.

Vous aurez tout le temps pour présenter votre conférence et nous demanderons à trois discutants d'engager le débat avec vous : Gilles NOVARINA professeur d'urbanisme à Grenoble, ex directeur de l'Institut d'Urbanisme, Bruno JULLIEN urbaniste qualifié et directeur de la stratégie des territoires à l'agence d'urbanisme de la région nantaise, et, enfin Roland VIDAL ingénieur de recherche de l'Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles. La parole est à vous.

CONFÉRENCE DE GERARD CHOUQUER

L'opportunité de rencontrer un auditoire de professionnels et de chercheurs qui travaillent dans des domaines un peu différents de ceux qui sont habituellement les miens est pour moi de très bon augure et très intéressant puisque c'est de ce genre de rencontres que peuvent naître les questions les plus fertiles. C'est toujours en dehors de chez soi que l'on trouve les interrogations les plus claires.

Le propos que je vais tenir aujourd'hui et que j'ai intitulé « la construction des centuriations romaines depuis deux mille ans » est un exemple sur lequel je vais m'appuyer pour traiter en réalité, d'un thème qui est dans vos préoccupations qui est celui de la résilience des formes, celui de la transmission et de la transformation des formes dans la durée. Même si je suis dans un monde uniquement rural, uniquement agraire et que vous verrez que l'urbanisme n'apparaît que de façon incidente dans cette affaire, néanmoins je suis véritablement sur le thème de votre travail et de votre journée sur cette résilience des formes, sur ce « composé avec », pour reprendre l'expression que je viens d'entendre. Si j'ai choisi cet exemple, c'est parce que c'est actuellement celui sur lequel nous avons les dossiers les plus complets pour pouvoir commencer à poser un certain nombre de questions, d'hypothèses et peut-être déjà des débuts de connaissances qui sont susceptibles de changer la façon dont on a envisagé jusqu'à présent l'histoire de ces formes.

Image 1 ci-dessus

Commençons par examiner cette carte technique de la carte régionale italienne (Image 1), une carte qui a une dizaine d'années d'âge, qui est au 10 000ème et qui représente un secteur du Graticolato Romano au nord de Padoue.

Ce que l'on voit, c'est quelque chose d'extraordinairement typé, assez exceptionnel malgré tout dans le monde et même en Italie : il n'y a que deux ou trois régions en Italie où ces formes aussi caricaturales sont si nettes, c'est la plaine du Pô et c'est la plaine de Campanie autour de Capoue, au nord de Naples. Ici, ce que l'on a c'est le Graticolato Romano. Ça c'est le toponyme que lui ont donné les gens. Ils l'ont appelé le « réticulé romain », le Graticolato Romano. Pourquoi ? Parce que c'est la forme qu'a prise la centuriation romaine. On est ici devant un arpentage qui a été initié à une époque très ancienne, toujours délicate à dater. Avec un peu de chance, je veux dire que c'est une façon rapide de ne pas évoquer de débat historique autour de la datation de ce genre de centuriation, l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il pourrait s'agir d'une centuriation du début du II ème siècle avant Jésus-Christ. Nous sommes devant une œuvre de 2200 ans d'âge environ.

Ce que l'on voit, c'est une structure très forte avec une trame intermédiaire qui dessine des carrés parfaits, qui font 700 et quelques mètres de côté, qui correspondent au vastatus romain et à l'intérieur de cette trame de chemin le long duquel vous voyez que se répartit en chapelet l'habitat rural. Vous voyez qu'à l'intérieur de ces carrés qui sont des centuries du cadastre romain ou plus exactement de la projection cadastrale romaine, de l'arpentage romain, à l'intérieur, vous voyez qu'il y a un parcellaire actuel, qui est profondément isocline, qui respecte la même orientation que le cadre général et qui subdivise assez profondément les unités. Mais avec des régularités qui apparaissent toujours à l'examen dès que l'on entre un tout petit peu dans le détail de ces fameuses centuries.

Traditionnellement, ce genre de document dans la corporation qui est la mienne, c'est-à-dire celle des historiens et celle des archéologues - nous disions et j'ai commencé à l'écrire moi-même dans ma thèse que je ne peux plus ouvrir aujourd'hui sans connaître des moments difficiles, mais nous disions parce que c'était l'état de l'art, c'était l'état intellectuel de l'art - nous disions voilà un remarquable vestige de l'époque romain, voici un exemple de persistance, de conservation, de remarquable fossilisation d'un paysage romain. Le document était annexé par les historiens de Rome comme un document venant prouver ce que Rome avait fait de ces paysages. Cela nous paraissait complètement naturel parce que nous étions sur la loi de persistance du plan, parce que nous étions sur un certain nombre d'acquis intellectuels que vous connaissez aussi bien et sinon mieux que moi et qui sont les bases à partir desquelles, on a raisonné en matière de dynamique des formes.

Ce que je vais faire devant vous c'est de fiche en l'air tout ce bel édifice et de vous montrer que ceci n'est pas une centuriation romaine. Ceci est un parcellaire médiéval et moderne et c'est ce que des sociétés ultérieures ont fait d'une initiative romaine. Sauf que vous allez voir que la façon dont nous avons découvert ce qui dans le fond n'est que du bon sens : comment se fait-il que l'on n'ait pas pensé à se poser la question en ces termes plus tôt parce qu'après tout, ce n'est jamais que du bon sens ! La façon dont nous avons découvert en quelque sorte cette inversion, ce changement, cette modification

dans la dynamique est tout à fait originale, et cela a son rôle dans la formalisation de la discipline dite archéogéographique dont je m'occupe. C'est un va-et-vient très intéressant entre des disciplines comme l'archéologie et des disciplines de l'analyse de la forme comme l'analyse morphologique, comme l'analyse géographique qui utilise d'autres matériaux et notamment la carte, la photographie aérienne, le plan et qui travaille à partir de la représentation par les formes de réalité dynamique. Je vous montre un autre exemple, au sud de Padoue, la centuriation de Cesena cette fois-ci sur une image de Google Earth (Image 2) ; vous voyez que l'on a exactement le même type de paysage, le même type de morphologie, avec des réminiscences très fortes de ces fameux carrés, de cette restructuration en axe qui se recoupe et qui est caractéristique de la centuriation romaine. La centuriation romaine - libérons-nous de quelques évidences - si mon but est de vous dire que ce que l'on voit quand on regarde une carte ou photographie aérienne ou une image satellite aujourd'hui, ce n'est pas du romain, mon but n'est pas absolument pas de jeter le doute de façon post-moderne sur le fait que les centuriations seraient un mirage. Les centuriations, cela fait quarante ans que je suis dessus ; je peux vous dire que c'est quelque chose d'une réalité très profonde. Comment les connaissons-nous ? Nous avons des textes des arpenteurs romains. Nous avons 400 pages imprimées correspondant à 172 manuscrits connus dans les bibliothèques de l'Europe, qui nous parlent, qui nous donnent les textes, lesquels sont illustrés de vignettes.

Image 2 ci-dessus

Image 3 ci-dessous

Par exemple, ici (Image 3) vous avez un extrait des plus anciens manuscrits connus ; c'est un manuscrit dit Arcerianus qui date de la fin du Vème et du début du VI ème siècle.

Image 4 ci-dessus

Vous voyez que la première vignette qui nous montre une schématisation, ce sont des petits schémas didactiques est une division du « paysage », d'une forme par un quadrillage. Aucun souci, les centuriations existent. Elles ont bien existé et mon propos n'est pas de semer le doute sur elle. D'autant plus que l'on a des stèles d'arpenteur avec l'outillage. Ici (Image 4) un certain Faustus Aebutius dont la famille a fait représenter sur sa stèle en bas les outils et notamment la fameuse groma qui lui permettait des visées orthogonales. On a les fragments cadastraux d'Orange qui sont les monuments les plus insignes qu'une cité ait pu conserver puisque Orange est la seule cité du monde romain à avoir conservé 400 et quelques fragments de trois grands plans de marbre dont vous avez ici un extrait (Image 5). Ils étaient en quelque sorte ses archives cadastrales ; ils correspondent non pas au plan cadastral initial de l'installation de la colonie, mais à une opération de révision de la fiscalité publique voulue par Vespasien, mises en œuvre par le gouverneur de la narbonnaise. Et il a donné lieu à un affichage très officiel après une gravure sur marbre, de trois gigantesques plans de 4-5 mètres de haut, de 5-6 mètres d'envergure de large, sur vraisemblablement sur un portique public de la ville d'Orange, qui permettait à chacun de consulter cette archive et de savoir qui devait quoi, en matière de fiscalité publique. Vous voyez bien que sur ce plan, la base du dessin, c'est un quadrillage. Donc, on est bien devant une centuriation romaine et l, on a un document de 77 après JC. Nous les connaissons grâce à des trouvailles de Borne comme cette restitution qui au musée de la civilisation romaine à Rome et qui nous montre une borne de centuriation (Image 6). Sur le sommet plat de la borne, vous avez le croisement des axes et vous avez la numérotation des axes qui permettent de savoir à quel Decumanus et à quel Cardo, ce sont les noms techniques de ces axes, on se trouve. Enfin, on a également les traces dites planimétriques, ce que l'on peut voir. En haut à gauche (Image 7), vous avez les traces fossiles. Vous les voyez en diagonale dans les parcellaires récents du Delta du Pô. Vous avez les traces en diagonale d'une centuriation romaine qui a été découverte par la photographie aérienne qui étaient inconnus autrement. Sinon vous avez comme par exemple ici (Image 8) sur cette ancienne photographie, dans la région de Terracina entre Rome et Naples, vous avez le parcellaire hérité de la centuriation romaine conservée avec l'isoclinie, avec tous les caractères habituels de ce type de transmission.

Image 5 ci-dessus

Image 6 ci-dessous

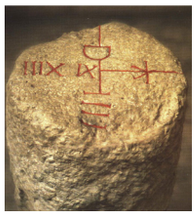


Image 7 à gauche

Image 8 à droite

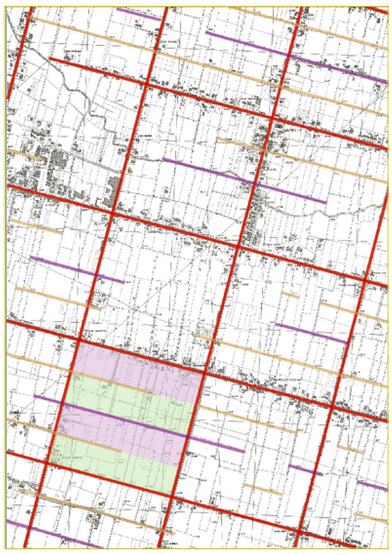


Image 9 ci-dessus

Donc, vous voyez, nous avons des documents nombreux et variés qui ne jettent aucun doute sur la réalité du phénomène de la centuriation en tant que réalisation antique. Donc ceci est un point acquis à partir duquel nous allons pouvoir travailler. Sauf qu'on est allé trop loin dans le degré de confiance que l'on pouvait faire dans la lecture du passé historique. J'en ai le souvenir très net, très vif, parce que cela a été des débats qui ont été très chauds dans notre milieu d'historiens et d'analystes de la morphologie autour des subdivisions. Par exemple si je prends le schéma que je vous ai montré, cet extrait de carte de Padoue que je vous ai montré comme première diapositive, je peux en faire l'analyse qui se trouve à droite en relevant par exemple, la présence de divisions par moitié ou de divisions par quart de chacune de ces centuries avec tout de même des traces très nettes (Image 9). Or la division par moitié va nous donner cent jugères, par quart va nous donner cinquante jugères. Or cinquante jugères, nous avons des textes qui le disent, c'est le modus trium viralis autrement dit la mesure que l'on a donné aux colons à l'époque trium viral. Il y a vingt ans, il y a trente ans, on faisait immédiatement le rapprochement et on disait, on a la preuve que l'on a le modus trium viralis. L'historien écrivait à ce moment-là, comme la lecture des photographies ou des cartes le démontre, on a appliqué dans la centuriation de Padoue le modus trium viralis. Ce qui devient un indice pour la datation de la dite centuriation. Comment penser que 2000 ans (le modus trium viralis cela remonterait à la fin de la république) après la création de ce type de parcellaire, l'inertie des formes serait telle que l'on verrait non seulement la structure, mais mieux que cela, que les lots assignés aux colons romains seraient encore marqués dans la planimétrie au point que l'on pourrait les lire comme si on les lisait dans une archive écrite «, «ceci est un lot attribué aux colons romains » ? Est-ce que réellement, nous sommes devant un phénomène de permanence telle que l'on puisse par récurrence lire les formes ? Or la lecture de la récurrence de forme, c'est en quelque sorte la loi de base de l'attitude morphohistorique depuis Marc BLOCH, qui tous les gens qui ont commencé à s'intéresser à DUPONT et DELEAGE, je cite des historiens fameux. Depuis ces historiens et depuis les géographes, DEMIAUX, MEYNIER, LEBEAU, tous les gens qui a un moment donné ont travaillé sur les formes, ont posé un certain nombre d'attendus à partir desquels on a travaillé.
Or ces attendus sont des attendus qui reposent sur une trop grande confiance dans la possibilité de transmission et de fixité des formes. Il est invraisemblable qu'une structure qui aurait été initiée par des arpenteurs romains, il y a 2000 ou 2200 ans ait connu si peu d'histoire, si peu de modification. Quand on sait ce qu'est la dynamique d'une planimétrie, d'un paysage, il est invraisemblable qu'une telle forme se soit conservée sur une période aussi longue sans connaître des altérations importantes. Ça c'est le déclic que je peux poser aujourd'hui dans des termes où je les pose. Mais j'aurai été incapable de tenir ce langage, il y a quinze ou vingt ans. C'est le terrain et la combinaison des deux qui nous a progressivement emmenés vers cette évidence.

Je vais traiter l'exemple à partir de deux terrains : le terrain français et le terrain italien, en vous montrant que progressivement de l'un à l'autre et par un va-et-vient épistémologique très intéressant, nous avons commencé à entrer dans une complexité réelle qui change complètement les termes de l'analyse. Qu'avons-nous appris sur les dossiers des centuriations d'Orange, il y a de cela de quinze à vingt ans ? Pourquoi quinze à vingt ans ? Parce que ce sont les travaux conduits dans le cadre de la création du TGV méditerranée qui ont amené un certain nombre d'informations. Non seulement Orange est sur le trajet et ça c'est la rencontre tout à fait fortuite mais fabuleuse entre une colonie dont on a gardé les fragments des plans cadastraux et une opération d'aménagement actuel particulièrement ambitieuse qui a provoqué beaucoup d'archéologie préventive. Le TGV est arrivé sur un terrain qui était mûr pour le recevoir, si vous me permettez cette expression, que nous labourions au sens imagé du terme, parce que ces fameux plans cadastraux d'Orange nous intéressaient. Par exemple, ils étaient au cœur de ma thèse et donc ce que l'on allait découvrir m'intéressait énormément et intéressait aussi toutes les équipes qui y ont travaillé.

Image 10 ci-contre

Ces plans cadastraux sont très précis d'un certain point de vue. Par exemple ici (Image 10), dans une zone qui a été traversée par le TGV, on pourrait presque rajouter le tracé du TGV sur ce plan dont les couleurs ne sont pas d'époque, rajoutées pour la clarté du propos. Sur ce plan les centuries carrées, vous voyez des inscriptions, vous voyez par exemple sur la première ligne de l'inscription DD18 – CK2, c'est le système de numérotation, de géoréférencement en quelque sorte, plus exactement de référencement ; ce n'est pas un référencement universel, c'est un référencement propre au plan quadrillé et puis ensuite les lignes indiquent les catégories fiscales. Je n'ai pas le temps d'entrer plus à fond parce que mon but n'est pas de faire une étude du cadastre d'Orange si intéressant soit-il mais de l'utiliser comme un exemple. Le reste donc ce sont des éléments comme par exemple ici une voie, ici le cours d'une rivière qui se trouve être La Berre, que nous pouvons tout à fait replacer grâce à ces informations. On a le cours du Rhône, on a un certain nombre d'éléments topographiques qui nous permettent sans difficulté de remplacer le quadrillage sur le terrain. Nous partons sur quelque chose de très réel. Je n'entre pas dans le commentaire historique parce que c'est très complexe.

Voilà le dernier état que j'ai dressé de la répartition des grilles de centuriation répartition dans la région d'Orange ou plus exactement des grilles de centuriation affichées à Orange (Image 11) ; vous voyez qu'elle concerne une zone qui va de Montélimar au nord quasiment jusqu'aux portes d'Arles, autrement dit quelque chose de gigantesque. C'est une prise en compte de l'espace et des territoires qui est majeur.

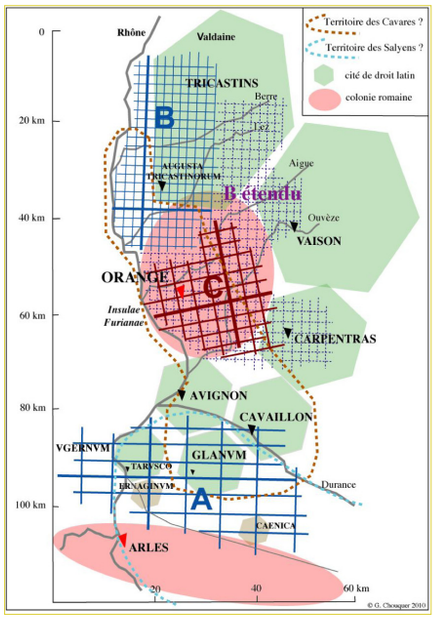


Image 11 ci-contre

Venons-en au phénomène qui nous intéresse, celui de la transmission. Le premier schéma qui nous est véritablement alerté est celui-ci (Image 12). Ce sont des coupes – il y en a eu au total une centaine - mais on a retenu cet exemple au lieu-dit Les Malalonnes sur la commune de Pierrelatte, à cause d'une part de la proximité des deux sondages et en même temps de la qualité de l'information et du travail qui a été fait par mes collègues Jean-François BERGER et Cécile YOUNG, qui sont deux géoarchélogues qui ont sondé et établi la coupe de ces fossés.

Ce que nous voyons, c'est que dans le paysage – j'ai représenté les choses sous forme d'un bloc-diagramme de façon que l'on ait la surface et que l'on ait la coupe - ce que nous voyons donc en surface, ce sont les formes du paysage agraire, de la planimétrie agraire, de la plaine du Comtat Venaissin. Ce que nous voyons, ce sont des arbres, ce sont des champs.

Dans mon schéma, rien n'est inventé. Le dessin de la surface a été fait d'après photographie aérienne et le dessin de la coupe est rigoureusement celui que les deux collègues ont donné. La seule transformation a été que j'ai été obligé ici de grossir démesurément la coupe pour que l'on puisse la lire. Parce que si je l'avais mise à l'échelle des deux haies d'arbres, on aurait juste un tout petit graffiti dont on n'aurait pas pu voir la succession des couches. A cette anamorphose près, tout le reste est rigoureusement conforme aux observations. Ce que vous voyez, c'est que les deux haies d'arbres actuels qui sont des limites parcellaires de la plaine d'Orange correspondent à un emplacement qui à travers une histoire très compliquée dont les collègues sédimentologues nous font la chronique à travers les couches de terrain va de phases d'emploi à des phases d'abandon selon une logique qui est très nette.

La plus ancienne incision qui est visible va se trouver ici, puis vous voyez que l'incision est colmatée puis à nouveau, il y a réincisions après une phase de calme sédimentaire, de dépôt sédimentaire puis c'est un nouveau creuset, puis c'est un nouveau creuset, puis à nouveau une phase, puis un nouveau

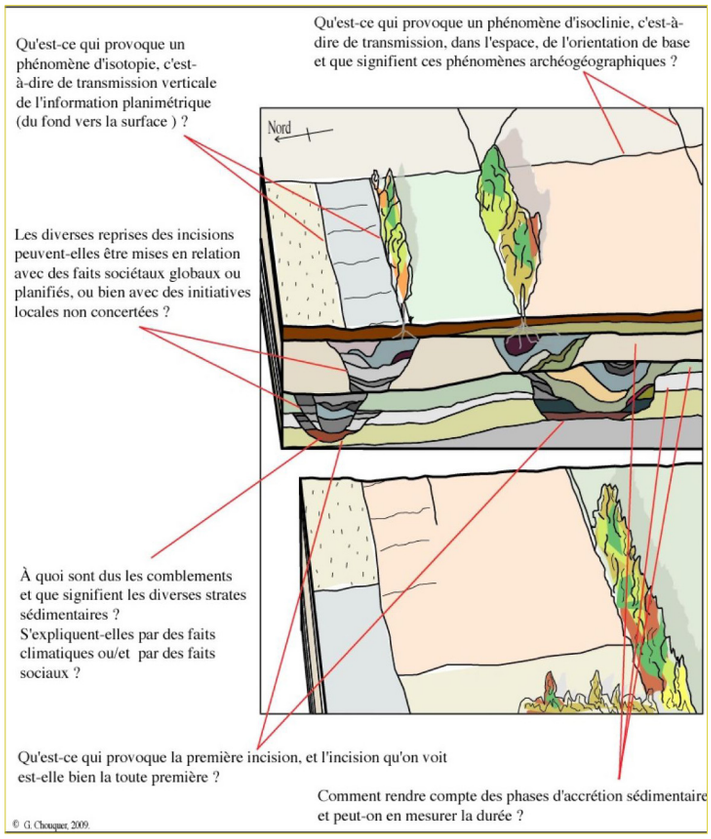


Image 12 ci-contre

creusement. Aujourd'hui ce qui était jadis fossé est devenu une haie. Donc on est devant des changements de la forme et de la fonction mais on est devant une permanence du signe planimétrique, de l'indice de la limite planimétrique. Ça n'a jamais cessé de changer pendant 2000 ans, à supposer que ceci d'ailleurs qui est la plus ancienne incision visible, à supposer que ce soit la plus ancienne incision historique. On pourrait avoir une plus petite incision qui aurait disparu, lorsque l'on a recreusé celle-ci. Je parle toujours de la plus ancienne incision visible mais je ne sais pas si c'est la première. En tout cas, d'après les collègues sédimentologues, elle remonte à l'antiquité, c'est déjà un élément important.

Donc cela ne cesse de se creuser, de se remplir, d'être abandonné, d'être remis en activité, d'être réactualisé, à nouveau abandonné etc., selon un cycle – les collègues ont trouvé 22-23 phases successives par les couleurs de sédiments etc. et vous savez que le sédimentologue peut nous dire, là c'était tel type d'accrétion sédimentaire, là c'est tel type d'événement, tantôt c'est un marais humide, tantôt c'est une crue dévastatrice. On sait donc des choses. Surtout ce que l'on découvre, c'est que l'on est devant un processus constant qui est fait d'avancées, de recul, de moment où l'on s'arrête, de moment où l'on remet en jeu et que c'est dans cette transformation permanente du phénomène que se fait la transmission. Il y a transmission là parce que les sociétés agraires qui ont exploité ce sol n'ont cessé de le transformer. C'est parce que ce sol a été occupé en permanence d'une part quand je dis en permanence, peut-être pas en continu mais en tout cas en permanence sur 2000 ans. C'est parce qu'il a été occupé en permanence pendant 2000 ans et donc qu'il a été travaillé et retravaillé qu'il y a eu transmission sinon on aurait été dans une situation taphonomique complète. On aurait pu imaginer que le fossé soit colmaté puis qu'ensuite une agression indifférenciée le surmonte et qu'il disparaisse définitivement de la mémoire sauf si on le retrouvait à l'occasion de fouille. Dans ce cas-là, il n'y aurait pas transmission mais là, il y a transmission. Cette fouille pose un certain nombre de questions que résume ce schéma. Qu'est-ce-qui provoque ce phénomène d'isoclinie - je commence par en haut à droite - c'est-à-dire de transmission dans l'espace de l'orientation de base ? Et que signifient ces phénomènes archéogéographiques ? Pourquoi l'orientation de la haie ici dont on sait qu'elle vient d'une époque très ancienne probablement de l'époque romaine, pourquoi cette information se transmet à côté dans le parcellaire ? Pourquoi le reste respecte-t-il la même orientation ? Qu'est-ce qui provoque le phénomène d'isotopie c'est-à-dire le maintien au même lieu, du maintien planimétrique alors que les contextes, les fonctions sont complètement différentes ? L'agriculture dans la plaine aujourd'hui n'a strictement rien à voir avec ce que l'on pouvait faire à l'époque romaine. Pourquoi y a-t-il cette transmission verticale du fond jusqu'à la surface, j'avais oublié de vous le dire, sur deux mètres, 2.50 mètres de profondeur ? C'est relativement restreint. Vous verrez que l'on a des cas plus importants après – Les diverses reprises des incisions peuvent-elles être mise en relation avec des faits sociétaux globaux ou planifier ou bien avec des initiatives locales non concertées ? Autrement dit c'est quoi la dynamique qui provoque cette transmission ? A quoi sont dus les comblements et que signifient les diverses strates sédimentaires ? S'expliquent-elles par des faits climatiques et/ou par des faits sociaux ? Qu'est-ce qui provoque la première incision ? Et l'incision que l'on voit est-elle bien la toute première ? J'ai déjà évoqué le problème. Comment rendre compte des phases d'accrétion sédimentaire et peut-on en mesurer la durée ?
Tout de suite, vous voyez que l'on était devant un certain nombre de questions. Vous verrez dans la suite de ma présentation que l'on a pu répondre à certaines et que d'autres sont encore du domaine de l'inconnu.

Plus intéressant encore, voici au sud de Pierrelatte, la zone qui est située à l'ouest d'Orange, la ville d'Orange est ici. La zone de confluence de L'Aigue et du Rhône, sur le plan géographique est une zone bien connue ; les géographes ont expliqué que c'est une zone de subsidence donc de fortes accumulations sédimentaires en plus de très grandes turbulence à cause de la charge alluviale que le Rhône d'une part et l'Aigue d'autre part apportent. Ce qui fait que l'on s'attend à un milieu extraordinairement perturbé. Il est tellement perturbé qu'il conserve les traces des centuriations d'Orange d'une façon invraisemblable ! Pour une zone perturbée par l'alluvion, je ne mets pas en doute ce que les géographes nous apprennent, c'est tout de même étonnant d'observer ces parcellaires isoclines et en même temps ces éléments qui nous permettent de reconstituer le cadre des centuries romaines. On a même des éléments de

périodicité qui nous permettent de reconnaître le quadrillage des centuriations.

Or les collègues archéologues dans ce lieu ont fait des observations extrêmement troublantes, qui sur le moment, ont paru régler le problème. Deux sondages ont été faits. Vous reconnaissez la carte précédente ici sur la commune de Caderousse. Je le gardais en mémoire parce que c'est un événement intellectuel pour moi réel : je me souviens quand Cécile LION m'a téléphoné. Elle était en train de faire sa thèse avec moi et elle était chargée de cette opération avec son collègue Jean-François BERGER. Elle me téléphone et elle me dit : Gérard, il y a un problème. On vient de faire deux sondages à Caderousse. Oui on a bien retrouvé les axes du cadastre romain par exemple. On a pu fouiller le 30ème Decumanus dont on a retrouvé des éléments archéologiques avec du matériel etc. Là-dessus pas de problème, les cadastres d'Orange ont donc bien existé mais problème, au-dessus, il n'y a rien. Au-dessus, il y a de l'accrétion sédimentaire mais il n'y a rien, il n'y a pas de transmission : on n'a jamais repris quoi que ce soit ni là, ni là, dans aucun de ces deux sondages, on n'a rien repris. Donc ça pose problème. « Ton schéma ne marche pas ».

Effectivement, c'était troublant. Comment expliquer - à l'époque on découvrait le problème – que la centuriation visible archéologiquement en profondeur entre trois ou quatre mètres par exemple ici, comment expliquer que cette centuriation visible archéologiquement parce qu'elle laisse des niveaux en profondeur et au-dessus de laquelle il ne s'est rien passé, donc ce qui signifie abandon, enfouissement, ensevelissement, Comment donc expliquer que cette centuriation qui s'ensevelit et qui disparaît donnent des surfaces planimétriques que celles que je viens de vous montrer sur la carte ? La logique n'y trouvait plus son compte, notre rationalité était complètement prise à défaut. Il y avait une difficulté réelle devant ce cas. Je me souviens que dans la discussion immédiate, je dis : Cécile, je ne sais pas quoi répondre à ce que tu me dis, mais c'est bien toi avec ton collègue Jean-François Berger qui avait fouillé le site de Pierrelatte, les Malalonnes, la coupe précédente. Je lui dis, tu vois bien qu'il y a des cas où il y transmission et que l'on peut faire le lien entre le fond et la surface.

A ce moment-là, on a commencé à prendre conscience de quelque chose que depuis j'ai théorisé, c'est qu'il fallait travailler à une double échelle d'espace et de temps, à une sorte apparente dichotomie. D'un côté, il allait falloir travailler à une échelle d'espace et de temps dans laquelle on allait traiter le phénomène de la transmission, à travers la transformation successive que les éléments peuvent avoir et qu'ensuite, on allait devoir travailler à une deuxième échelle, qui était une échelle strictement géographique et poser le principe que la dynamique des formes en matière agraire ne fonctionne pas sur principe de synchronie mais qu'elle fonctionne sur un principe de base d'asynchronie avec a privatif, asynchronique. Autrement dit que ce qui est valable pour un lieu ne l'est pas valable pour un lieu immédiatement voisin et que ce n'est pas valable pour le lieu immédiatement voisin du voisin et ainsi de suite et que malgré cette asynchronie généralisée, autrement dit le fait que chaque lieu pouvait être un lieu et pas un autre, que malgré cela, nous pourrions dégager un certain nombre de règles, de transmission, de compréhension de ligne de fonds de la transmission. Mais venant de découvrir à cette époque le phénomène, nous avons pas mal pataugé parce que c'était un peu trop fort pour nous. Soudain le réel nous arrivait trop vite à travers la figure et nous n'étions pas prêts à l'absorber.

Ce qui explique que pendant dix ans, de 1995 à 2006, nous avons surtout vécu sur le schéma de Pierrelatte (Image 13). Il a illustré nos ouvrages, il a servi de paradigme. Pourquoi ? Parce que lui, nous pouvions rationnellement l'expliquer. Donc, nous mettions évidemment en valeur beaucoup plus la transmission du modèle de Pierrelatte plutôt que le cas que je vous ai montré précédemment où là le cadastre existait, le parcellaire et la voirie romaine existaient en profondeur n'avaient pas de successions sédimentaires et pourtant étaient très visibles sur les cartes et les photographies aériennes selon la norme romaine. Donc, nous avons privilégié un cas et nous avons laissé l'autre de côté, car nous ne savions pas par quel bout le prendre.

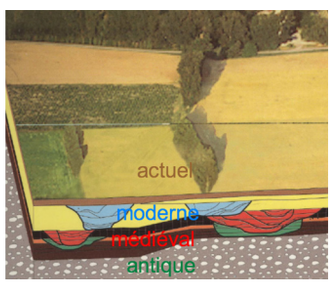


Image 13 ci-contre

Nous étions devant une vraie difficulté intellectuelle. C'était la rationalité même de la dynamique des formes qui s'offrait à nous, mais nous ne savions pas comment la comprendre. Ce schéma qui était également nouveau puisque c'était la première fois que l'on mettait en évidence un fait de transmission dans le temps dans une durée aussi grande entre une incision profonde et la réalité de la surface. J'attire votre attention sur un point épistémologique. Pourquoi ai-je ressenti le besoin de dire à mes collègues et de les inviter à créer avec moi une discipline (je ne sais pas si c'est le bon mot), un champ scientifique que nous appelons archéogéographie pour étudier certains phénomènes ? C'est parce que écrivant pour

Etudes Rurales en 2000, un article d'épistémologie sur l'analyse des fossés parcellaires, je me suis rendu compte que dans la configuration habituelle du savoir et de la connaissance, un tel phénomène comme celui de la transmission qui est évoquée ici serait réparti entre des corporations diverses. Le géographe s'occuperait de la surface et il dirait moi je laisse aux archéologues le soin de nous dire de quand cela date, d'où cela vient etc. Les différentes catégories d'historiens ou d'archéologues s'occuperaient chacun de la couche qui les intéresse. On ne voit pas pourquoi le modernisme irait s'embarrasser de ce qui a pu se passer au bas empire ou à la fin de la république. Je me suis rendu compte que dans la façon dont travaillent les corporations d'historiens, d'archéologues et de géographes pour citer les trois principales concernées, le phénomène de la transmission dans la durée ne serait pris en charge par personne et que même le géologue qui serait le mieux placé pour travailler là-dessus ne pourrait pas le faire puisque lui ne fait pas de planimétrie. Le défaut de la géologie, c'est qu'elle n'étudie jamais les formes. Vous savez que les cartes géologiques sont des cartes où l'on crée les formes et non pas où on les étudie. Le passage du vertical à l'horizontale, en matière de géologie est un saut interprétatif extrêmement grand.

Or, pour étudier les formes, il n'y a que le regard du géographe. Traditionnellement c'est sa spécialité en matière d'urbanisme. En matière d'urbanisme, il y a bien entendu le regard de l'architecte et de l'urbaniste qui est également un professionnel de l'analyse de la forme. Je me suis rendu compte qu'il y avait là une vraie difficulté, c'est que ce type d'objet échapperait, passerait à travers les mailles du filet parce que personne ne le retiendrait en disant, oh mais moi la globalité du phénomène m'intéresse. C'est ça l'archéogéographie. C'est une discipline ou un champ du savoir - appelez cela comme vous voulez – qui essaie de prendre en charge les objets qui sont défaits par les modes de catégorisations habituelles, qui sont ceux que nous avons hérité de l'académie et qui disent attention, il y a risque que vous brisiez un objet qui a une logique et qui a sa force parce que la périodisation d'un côté, la séparation entre l'espace et le temps de l'autre etc. peuvent nous y conduire.

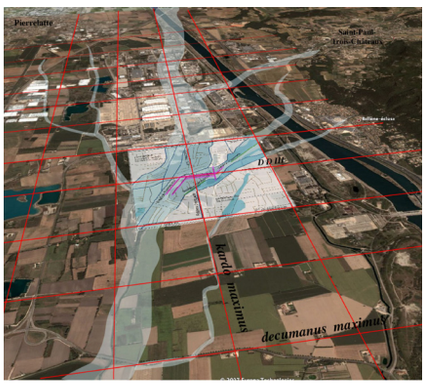


Image 14 ci-dessus

Plus fort encore, le cas du cardo maximus du cadastre B à Orange. Le cardo maximus du cadastre B, il passe là. Ça c'est une petite image que j'ai fabriqué en prenant une image de Google Earth inclinée (Image 14), en vue oblique, sur laquelle j'ai dessiné la grille des axes du cadastre de la centuriation romaine d'Orange. Avec une fiabilité de localisation totale. Les axes ont été recoupés, on les connaît, vous pouvez considérer que c'est du sûr. J'ai mis ici l'emprise de la fouille faite par mes collègues sur une zone qui est devenue depuis une gravière, une zone d'emprunts de matériaux pour la construction du TGV. Donc il y a eu une très importante fouille ici et des sondages. Vous savez comme font les archéologues : ils font des scarifications systématiques dans l'espace pour faire ces sondages. Or, ce qui s'est passé, c'est que nous avons eu la surprise de ne pas découvrir le cardo maximus qui passait là et dont les textes canoniques des arpenteurs nous disent que ce sera une voie monumentale d'au moins 20 pieds de large si ce n'est 30 ou 40. Bref on s'attendait à trouver une voie royale or, on n'a rien trouvé ! Les collègues plus exactement qui ont fait le terrain n'ont rien trouvé. Autre coup de téléphone angoissé de Cécile YOUNG, Gérard, il n'y a rien où tu fais passer le cardio maximus.

Gênant ! Décidément Rome ne vaut plus rien. Ces gens-là sont des faiseurs, ils ne sont pas à la hauteur de leur réputation. C'était donc très gênant. Mais ce qui était beaucoup plus gênant, c'est que vous avez, excusez-moi, je caricature pour la bonne cause, un minable petit ruisseau qui s'appelle Les Echaravelles dont on a la carte au XVIIème, au XVIIIème d'après des plans terriers. C'est un tout petit hémisphère qui vient des collines de Saint Paul Trois Château et qui va se jeter quelque part dans le Rhône après quelques kilomètres malheureux de cours. Or que fait ce ruisseau ? Il a d'après les cartographies anciennes que l'on a, toute une série de lits, et il a notamment un lit qui est ici, sur 400 mètres environ trace droit mais vraiment droit. Ce qui permet de faire ce tout petit ruisseau de quelques kilomètres, Les Echaravelles, vous voyez, ce n'est pas le Rhône. Pendant 400 mètres, il se prend le cardo maximus en ligne de mire. Il dit toi je vais te suivre. Il le suit rigoureusement. Arrivé là, il fait un coude à angle droit. Regardez comment cela se passe. Ici vous ne l'avez pas vu parce qu'il y a le fond mais vous voyez ce que font les ruisseaux, cette espèce d'écheveau que constituent Les Echaravelles. Ce sont des ruisseaux qui prennent à l'emplacement du cardo, et hop ils le suivent puis de temps en temps quand ils en ont assez ils changent, ils se prennent un decumanus puis ils reviennent sur un cardo. On retrouve ces dessins en baïonnette qui sont caractéristiques d'une adaptation. Pas de problème si on s'adapte à quelque chose.

Mais peut-on ne s'adapter à rien ? Parce que les archéologues sont formels. On a sondé dans la zone d'emprunt puisque l'on avait l'autorisation de la SNCF. On n'a pas vu le moindre élément antique, le moindre fossé antique. On n'a pas vu quoi que ce soit qui nous permettrait de dire que le cardo maximus avait telle et telle morphologie. En archéologie, c'est une règle de l'art. On peut toujours considérer qu'il y a des érosions possibles, des disparitions possibles, que ce n'est pas parce que l'on ne voit pas une chose qu'elle n'a pas existé etc. Je rappelle cette règle mais comme à plusieurs occasions les archéologues sont revenus du terrain en disant, on n'a pas vu ce que l'on s'attendait à voir, ce n'est pas quelque chose

de si rare que cela. On est devant une vraie difficulté c'est que le dossier d'Orange nous a appris deux choses : que le phénomène de transmission pouvait être sédimentairement prouvé par ces successions qui vont du fond jusqu'à la surface et que nous pouvions expliquer des formes visibles en surface par des incisions remontant très loin dans le temps, par exemple 2000 ans. On s'en doutait, mais c'est quand même bien mieux de l'avoir démontré que de continuer à le présumer. Deuxième chose que le TGV a démontré et que nous ne savions pas expliquer, c'est que des éléments antiques existants qui n'ont pas laissé de traces archéologiques laissent des traces planimétriques en surfaces. Pire que ça, probablement parce qu'il nous manque quelque chose, dans certains cas, on a l'impression - vous voyez ma prudence rhétorique - on a l'impression que des réalités antiques comme par exemple un cardo maximus c'est-à-dire l'axe majeur, le pivot du quadrillage, n'a pas été réalisé ou n'a pas trouvé de matérialité avant une époque très avancée de l'histoire, c'est-à-dire l'époque moderne en ce qui concerne le ruisseau « Les Echaravelles ». On en était là lorsque les choses ont avancé et que les dossiers de la dynamique des formes liées aux centuriations romaines ont été reposés à travers les travaux italiens qui sont en cours de publication ; ils ne sont pas tous publiés pour l'instant.

Il se trouve que j'avais, c'était un de mes tous premiers faits d'armes, travaillé au début de ma carrière, sur des centuriations de Romagne entre Bologne et Rimini : cela fait partie de ces zones que j'avais dans un arrière-plan de ma mémoire et j'étais très heureux de voir que l'information revenait par ce biais-là. La centuriation de Romagne est un monument absolument phénoménal, c'est-à-dire que vous avez des tapis sur des centaines de kilomètres dans la plaine du Pô. Vous avez l'échelle en haut, dix kilomètres sur presque une centaine de kilomètres. Entre Bologne et Forli Popoli, vous avez une grille dont chaque petit carré représente une centurie du cadastre romain. Nous sommes dans une zone de colonisation romaine, vous avez un certain nombre de colonies, de territoires, d'assignations probables, de diffusions du droit latin. Bref il y a un dossier historique blindé qui ne nous étonne pas. Je veux dire par là que nous ne sommes pas étonnés de voir ces centuriations romaines connaissant l'histoire institutionnelle et politique de cette région qui a été au cœur de la politique des assignations romaines à un certain moment. Sauf que vous allez voir en matière d'analyse de formes, les questions ne se posent pas exactement dans ces termes.

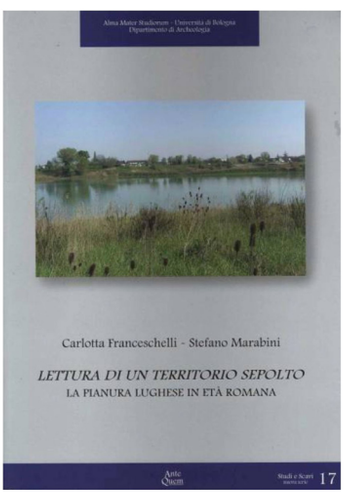


Image 15 ci-dessus

La surprise la plus récente est venue d'un excellent livre (Image 15) dont je vous présente la couverture de Carlotta FRANCESCHELLI et Stefano MARABINI, une archéologue et un géologue qui ont travaillé sur la région de Lugo en plein cœur de la Romagne et ils ont démontré dans ce livre grâce à des coupes qui nous ont complètement surpris, que dans cette plaine où les traces planimétriques visibles aujourd'hui sur cartes aériennes sont absolument spectaculaires avec des carrés parfaits, les coupes vont depuis le rebord de l'Apennin jusqu'en pleine zone de la plaine du Pô ; autrement dit on va du Sud-ouest au nord-est (Image 16). Les trois coupes sont dans le même sens. Ils ont démontré que dans cette plaine où les formes sont si belles en surfaces, les niveaux romains ne cessent de s'enfoncer. Là où on repère en surface ces centuriations si remarquables, on a des niveaux romains qui peuvent être à 5, 6, 7, 8, voire 11 mètres de profondeur. Qu'il y ait 11 mètres de sédiment au-dessus d'un niveau romain rend quand même l'explication de ce qui se passe en surface assez acrobatique. Certes on peut dire que c'est la transmission. On peut faire fonctionner le paradigme de Pierrelatte et de dire qu'à force de creuser, on est remonté en même temps que l'on creusait, d'accord. Mais cela commence à devenir difficile. A partir de là cet exemple a réveillé ce que nous avions appris sur les dossiers d'Orange et que nous avions un peu laissé en jachère, parce qu'il nous fallait comprendre ce qu'il se passait pour véritablement interpréter. Mais cet exemple- là est venu en quelque sorte amplifier la question que nous avions posée sur le territoire d'Orange. Là, nos collègues italiens étaient en train de nous dire « allons-y, posons la question franchement ».

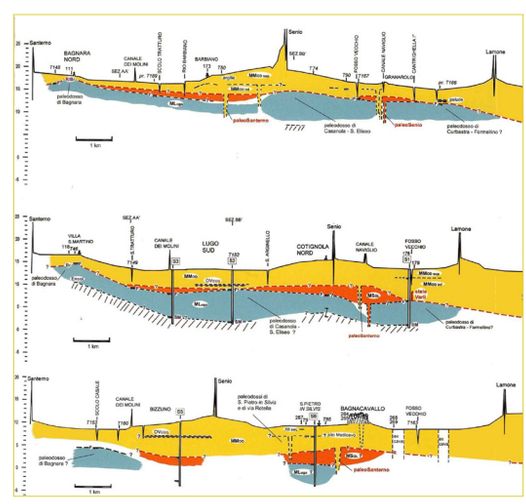
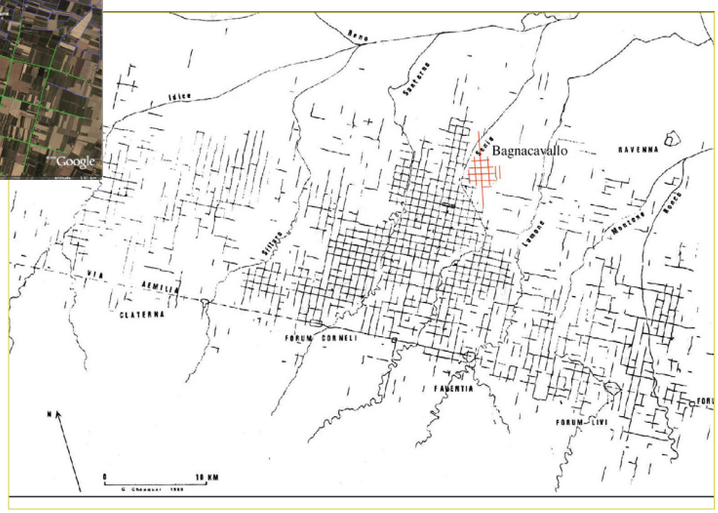


Image 16 ci-dessus

Et si ce que nous voyons en surface n'avait rien à voir avec le romain ? On basculait à partir de ce moment-là sur autre chose, on basculait sur une autre question qui était – vous allez voir, je vais nuancer la question, parce que la question telle que je viens de la formuler de façon brutale à la serpe, ne peut pas être posée dans des termes aussi tranchée, mais c'est la question – et si ce que nous voyons était autre chose que du romain ? Dans ce cas-là, n'aurions-nous pas découvert, vous les français sur le territoire

d'Orange et nous les italiens sur le territoire de la région de Bologne et Lugo, est-ce que nous n'aurions pas découvert un élément majeur de compréhension de la dynamique de ce qu'est une planimétrie agraire ?

Image 17 à gauche et image 18 ci-dessous



Pour que vous soyez convaincu de la force des quadrillages, voilà le scan d'une carte que j'ai publié en 1981 (Image 18) dans les mélanges de l'Ecole Française de Rome et qui est un relevé très scrupuleux du quadrillage de la centuriation de Romagne, sur toute l'étendue de la plaine. Sur les images de Google Earth (Image 17), on peut remettre les centuries en place. Si là on est en contact de deux centuriations c'est-à-dire cette petite zone de Bagnacavallo qui est ici, parce que là il y a une transformation de l'orientation, encore une fois, il n'y a pas de doutes, pas de difficultés dans la lecture des formes elles-mêmes, elles sont absolument évidentes, on n'a pas besoin de se compliquer la vie pour lire les formes. A partir de là, voilà les termes dans lesquels nous avons réfléchi. Je ne vous cache pas que l'on entre dans autant de spéculation que de connaissance et qu'il n'est pas dit que dans dix, quinze ou vingt ans, quelqu'un écrira un nouveau chapitre en disant on peut préciser les idées que l'on avait dont celle de CHOUQUER. Elles vont être modifiées de telle ou telle façon parce que l'on a mieux compris, on a découvert ceci ou cela… Faisons la part de ce qui peut être spéculation et de ce qui peut être connaissance.

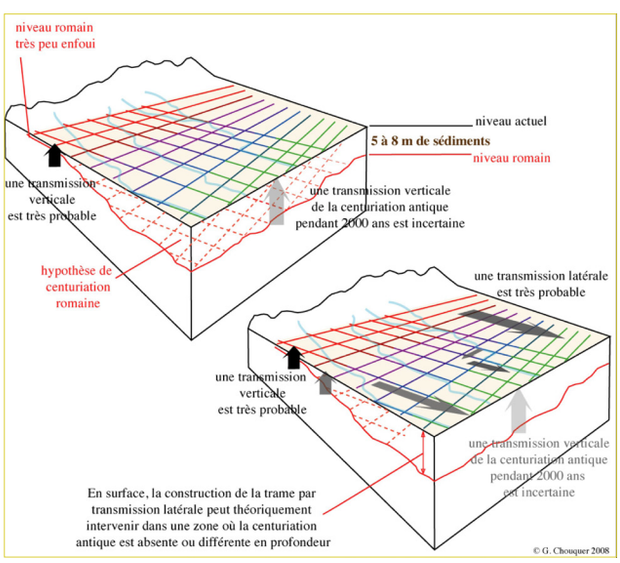


Image 19 ci-dessus

Ce qui est connaissance, c'est que l'on ne peut pas imaginer la dynamique sur le mode habituel de la persistance. C'est clair que c'est une idée que nous devons complètement remiser sur des durées aussi grandes. Sur des phénomènes de cette ampleur, il faut imaginer des dynamiques beaucoup plus subtiles faites d'allées et venues et la persistance est vraiment quelque chose que l'on doit laisser de côté. Ceci étant dit, comment cela fonctionne ? Jusqu'à présent, on avait l'hypothèse de la transmission verticale depuis le fond jusqu'à la surface. Encore fallait-il que l'épaisseur sédimentaire ne soit pas trop grande pour que cela reste vraisemblable. Quand on atteint comme c'est le cas ici, des profondeurs d'enfouissement des niveaux romains qui peuvent aller jusqu'à des 6, 7, 8, 9, 10 et même 11 mètres comme dans un cas de l'un des sondages, cela commence à devenir difficile. Donc j'ai posé l'hypothèse dans un cours que j'ai fait à Coimbra en 2008, j'ai posé l'hypothèse d'un autre schéma de transmission c'est-à-dire d'une transmission qui ne serait pas simplement du fond vers la surface mais d'une transmission qui serait latérale (Image 19). On pourrait très bien imaginer- la façon dont travaille les arpenteurs, les géomètres est là pour nous l'expliquer – à partir d'une matrice existante qui elle pourrait être directement reliée à la centuriation romaine et parce que cette matrice donne une forme, un moule déjà déterminé, on pourrait très bien imaginer que des géomètres ou des arpenteurs voyant qu'il existe un principe d'organisation du parcellaire l'utilise. D'autant plus que le sens du drainage, tout cela peut aller dans le sens de l'explication et il n'est pas

impossible que l'on ait prolongé des axes et donc que l'on ait étendu progressivement la centuriation au fur et à mesure que l'on colonisait les zones humides de la plaine du Pô en allant vers le Nord-est, vers le lit principal du Pô. C'est une explication.

Il y a des chances pour que cette explication soit bonne. D'ailleurs on commence à trouver en faisant des compilations très fines des cartes, on commence à trouver des cartes de la Romagne du XVIIème, du XVIII ème, que l'on compare avec des cartes du XIXème et les états actuels et où on voit que là on a créé un kilomètre ou deux d'un cardo, là on a prolongé un decumanus etc. Donc on voit ce phénomène en comparant les cartes de progression latérale et non pas simplement de transmission verticale. En combinant les deux, on aurait déjà une explication intéressante mais ce n'est pas tout à fait satisfaisant car il faut maintenant trouver comment se passent les choses. Parce que la question qui est posée « est que la transmission a lieu ? », la transmission se produise n'est pas en soi un problème. On voit tous les jours dans nos campagnes et dans nos villes, des travaux qui soit parce qu'ils se divisent, soit parce qu'ils reproduisent, soit parce qu'ils se prolongent, nous montrent la régularité à l'œuvre et nous montre comment se passe la transmission. Mais ce qui est vraiment problématique, vous prolongez un axe mais après, vous faites un parcellaire adapté à vos besoins. Vos besoins du moment, au moyen-âge, l'époque moderne, aujourd'hui, n'ont rien à voir avec ce que pouvait faire un arpenteur à l'époque romaine. Donc ce qu'il reste à expliquer c'est pourquoi la structure se transmet, que ce soit verticalement ou horizontalement ? pourquoi elle se transmet en gardant cette même forme des centuries romaines de 717 mètres de côté, de 20 actus romain avec cette régularité d'horloge qui font que de centurie en centurie, on retrouve toujours la même mesure ?

Est-ce que l'action spontanée des agriculteurs locaux des sociétés locales est susceptible de transmettre une telle grille ? Difficile. Comment la multitude des actions locales des agriculteurs pourraient-elles transmettre non seulement leurs orientations - ce que l'on comprend bien - non seulement certaines lignes de force du paysage liées par exemple au sens de l'écoulement mais aussi la forme exacte des centuries romaines, eux qui n'ont jamais entendu parler des Romains, jamais entendus parler des centuriations romaines, qui ne savent pas ce que c'est que les arpenteurs romains et qui sont complètement innocents par rapport à cette chose-là ? La mémoire du paysage, la mémoire de la planimétrie fonctionne de manière très originale puisque c'est une mémoire qui fonctionne sur un oubli. Si je fais cette remarque c'est pour aboutir à l'idée que l'on est en droit de se poser la question de savoir si à un moment donné des initiatives planifiées qui n'ont rien à voir avec les initiatives planifiées romaines parce qu'elles sont largement postérieures médiévales et modernes, autrement dit 1000 ans, 1500 ans plus tard, si des initiatives planifiées ne seraient pas un élément d'explication de cette vivacité des formes. On y vient.

Pourquoi ? Ca c'est un de mes prochains articles, ouvrage. Je vais reprendre le dossier de la Romagne à la lumière de ce que nos collègues italiens ont si remarquablement découvert et mis en évidence et je vais apporter un élément d'explication qui pour l'instant manque dans la littérature. Il se trouve que la plaine de Romagne est une zone de colonisation agraire à la fin du Moyen-âge particulièrement intense. Les historiens connaissent parfaitement bien le phénomène. Ils ont étudié un phénomène tout à fait étonnant ; pour libérer des terres vraisemblablement pour des questions d'accaparement par les aristocraties locales, on a regroupé volontairement de façon autoritaire les habitants dans des castrats, qui portent localement totalement des noms extrêmement nets, Castellucciu, Villafranca, des noms qui indiquent bien la fondation médiévale et dont vous avez ici (Images 20, 21, 22, 23 et 24) la topographie avec toujours la même forme c'est-à-dire une ville neuve, une bastide entourée d'un rempart, ce que les Italiens appellent une rocca qui est une fondation de la fin du Moyen-âge.

Image 20 à gauche et image 21 à droite

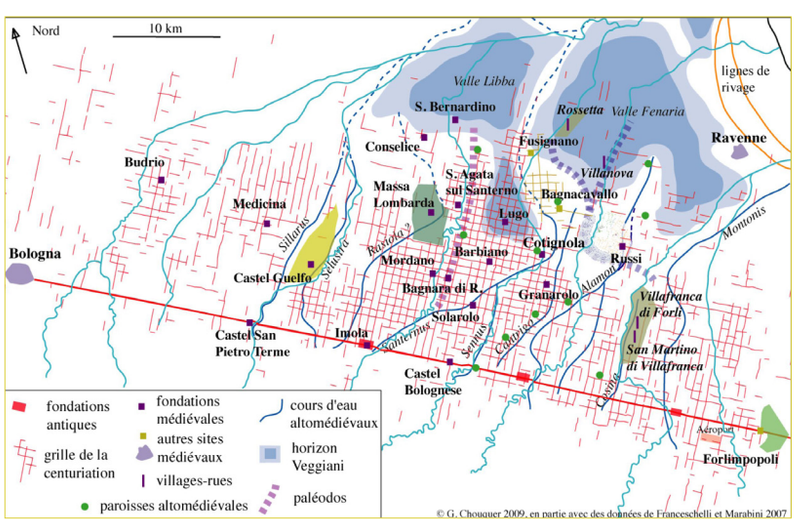
Image 22 à gauche et image 23 à droite

Image 24 ci-contre

La plaine de Romagne en est constellée. On se dit, il y a quelque chose d'intéressant. Or à ce moment-là, un simple travail de géographie historique apporte l'explication puisque ce que l'on voit, là où la centuriation est bien conservée dans le cœur de la plaine de la Romagne, c'est là que vous avez le plus grand nombre de ces fondations, ce sont les petits carrés violet, ailleurs c'est un peu plus épars.

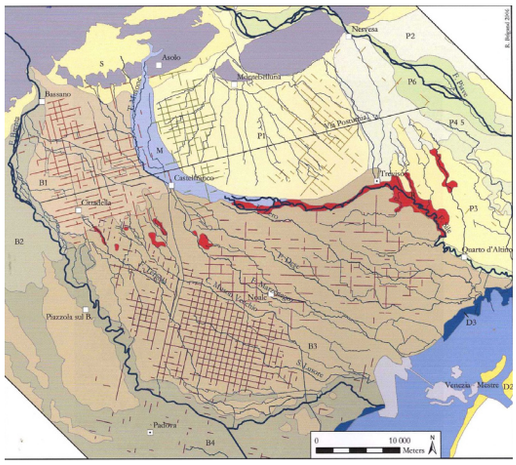
L'hypothèse qu'il faut faire aujourd'hui dans ce cas précis (Image 25) – vous allez voir quelque cent kilomètres plus au nord, c'est une autre explication qui l'emporte – mais l'hypothèse que l'on peut faire ici et qui est très vraisemblable, c'est que l'on est en présence d'une grande opération politique et sociale de refonte de la carte agraire et de la carte sociale de la Romagne à la fin du Moyen-âge par la fondation de Villeneuve, de l'aménagement. Il y a un énorme travail des eaux qui est fait à cette époque et que c'est ce travail-là qui a provoqué l'assignation, parce que vous déplacez des gens, vous les regroupez dans des villes neuves, dans des villes franches de façon autoritaire, mais vous leur assignez des terres. Il faut bien que ces gens-là vivent. Si vous leur avez demandé de partir de certaines terres, de certains zones pour venir s'installer là – ce sont les historiens italiens qui expliquent ce phénomène – il faut bien que vous les dédommagiez que vous leur donniez des terres. L'explication se trouve à ce moment-là suscitée. Il y a toutes les chances que les arpenteurs à la fin du Moyen-âge qui ont procédé à ces remaniements aient tenu compte des potentialités qui existaient dans la planimétrie locale, et que ce soit eux qui soient les principaux responsables de cette reconstruction après coup, des centuriations d'origine romaine qui étaient en quelque sorte le potentiel dormant, le potentiel existant de cette région.

Image 25 ci-contre



Une thèse que j'ai lancé et qui a été soutenu l'année dernière à Besançon a fait la même démonstration mais dans un tout autre contexte, celui des centuriations de Vénétie (Image 26). Donc on est à 100, 150 kilomètres plus au nord et Robin BRIGAND l'auteur de cette thèse a fait la démonstration que les centuriations romaines de cette région de Vénétie s'expliquaient principalement par la redynamisation de l'espace à partir d'un énorme travail de régulation des eaux qui a été fait du XVème siècle et pendant toute l'époque moderne jusqu'au XVIIIème siècle.

Image 26 ci-contre



Vous avez en effet à partir d'une prise d'eau qui est là, vous avez un gigantesque système d'irrigation de la partie haute avant la résurgence des eaux qui se produit – c'est un accident géologique remarquable de cette région. La partie haute est sèche et les eaux ont des résurgences à partir d'une ligne qui se trouve à peu près là ce qui fait que la partie basse est naturellement au contraire très bien arrosée. Pour faire venir de l'eau de la partie haute de la plaine qui est plutôt sèche, on a fait une dérivation à la fin du XVème siècle qui s'appelle la Brentella, une gigantesque opération d'irrigation avec un réseau en parapluie dont vous voyez toutes les branches. Or le travail de morphologie qu'a fait Romain BRIGAND qui est tout à fait exceptionnel, a fait la démonstration que l'irrigation à partir de la fin du XVème, au XVIème et XVIIème est devenue l'agent diffuseur des centuriations, que ce soit ici, telle centuriation ou telle autre. Les réseaux d'irrigation ont en effet repris des potentiels ; or le schéma de Pierrelatte nous a montré comment cela marche. Vous avez vu qu'à Pierrelatte, il y a un fossé, il est comblé mais on le reprend et on garde la même orientation que le fossé. Eh bien, on a fait la même chose en Italie. On a réutilisé un potentiel et vous voyez comment les réseaux d'irrigation initiés à la fin du XVème siècle sont les créateurs locaux d'une centuriation dans l'état où nous la voyons. Alors ce qu'il nous reste à faire et ça, je ne peux pas le faire parce que nous n'avons pas les documents qui nous le permettraient, ce serait de savoir ce qui a été repris, schéma Pierrelatte, ce qui a été création, schéma de Bollène ou le cardo qui n'existe pas à l'époque romaine mais qui existe au XVIIème, XVIII ème siècle sur un plan terrier qui nous montre le petit ruisseau qui fait de indentations. Il est probable qu'il y ait les deux et que l'on ait des éléments qui soient des reprises du plus ancien et que l'on ait des éléments qui soient de pure création, qui soient de pure réalisation d'un potentiel.

J'attire votre attention sur une conséquence absolument dramatique, pas pour vous mais pour les historiens donc pour moi. Je suis en train de vous dire que les centuriations que nous voyons sur les cartes et sur les photographies aériennes, que nous étudions et dont nous reconnaissons l'excellence sont des constructions du temps. Je continue à vous en faire la démonstration avec les exemples les plus à la pointe de la recherche. Mais qu'était donc le paysage à l'époque romaine ? Parce que là si je rapatrie le paysage à l'époque médiévale, à l'époque moderne, les éléments en disant que ce sont des initiatives médiévales et romaines qui utilisent un potentiel laissé par Rome, du coup je retire le document des mains des historiens de Rome en leur disant ce n'est pas pour vous. Jusqu'à présent, il y avait erreur d'aiguillage. Ce document, c'est un document médiéval et moderne, ce n'est pas un document d'histoire ancienne. Le côté vraiment quand je dis dramatique, je m'amuse un peu mais c'est tout de même sérieux. Cela veut dire que la connaissance de la dynamique des centuriations est en train de progresser de façon considérable et le moment où nous allons atteindre le paysage romain pour essayer de le connaître, lui recule d'autant puisque nous retirons des documents qui jusqu'à présent étaient utilisés par des historiens et les archéologies pour dire, voilà comment c'était à l'époque romaine ! Nous les retirons en disant, il faut d'abord faire un énorme travail de généalogie des formes et une fois que l'on aura dit etc., etc., on verra ce qu'il reste pour Rome. Mais vous avez vu que dans mon explication, il ne reste rien pour Rome. On est condamné pour Rome à deux choses, l'affaire n'est

pas complètement perdue mais on est condamné, un aux fouilles archéologiques (Quand les fouilles archéologiques atteignent des sols romains et nous donnent véritablement des éléments du paysage romain – rassurez-vous il y a des choses) et deux, aux traces fossiles quand elles apparaissent sur des photographies aériennes. Quelquefois, on a des bouffées de paysage ou de morphologie romaine qui apparaissent grâce à une série de traces fossiles sur une photographie aérienne. Mais en tout cas, dans l'analyse de la dynamique des formes, le bilan est sévère, Rome zéro, Moyen-âge, époque moderne un. C'est très clair, il y a là quelque chose qui s'est produit.

Dès que l'on entre dans le détail, cela devient extrêmement intéressant (Image 27).

Image 27 ci-contre

Là par exemple une analyse de ROBIN autour d'un monument particulièrement célèbre qui est la villa de la Reine CORNARO, qui est un des grands établissements de cette région au XVIème (Image 28). Un autre document que j'emprunte à un autre de mes anciens étudiants, Cédric LAVIGNE qui a étudié a région de Crevalcore ; vous voyez les centuries romaines. Vous voyez très bien comment la trame romaine est le fond de carte en quelque sorte du paysage. Mais Cédric qui est un spécialiste de l'analyse des planifications médiévales a fait la démonstration que toutes les formes de structures intermédiaires, en forme de lanière, qu'il a représentées ici en vert, ont toutes les chances de représenter l'apport du Moyen-âge à cette construction dynamique (Image 29).

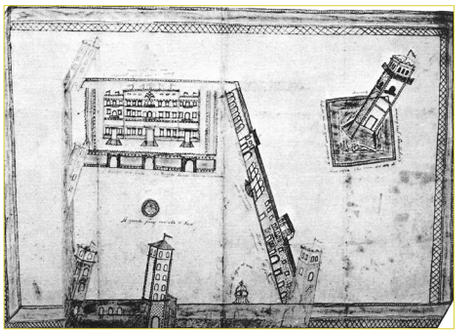
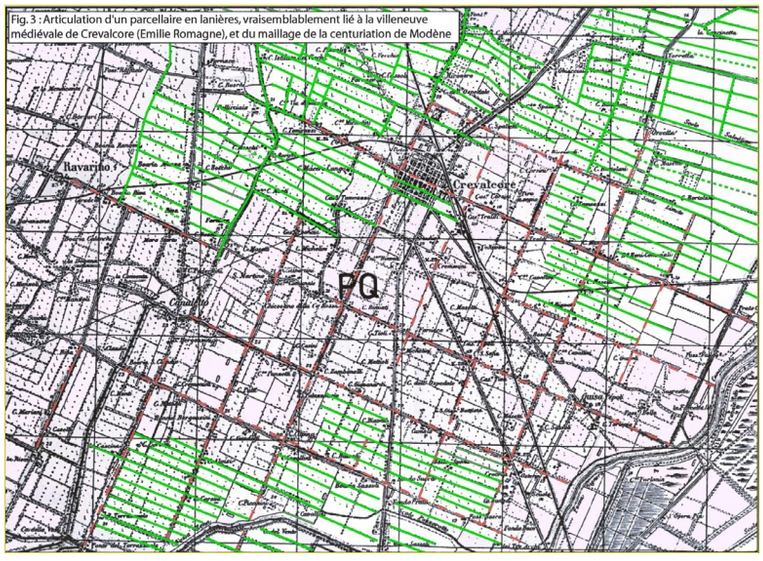


Image 28 ci-dessus

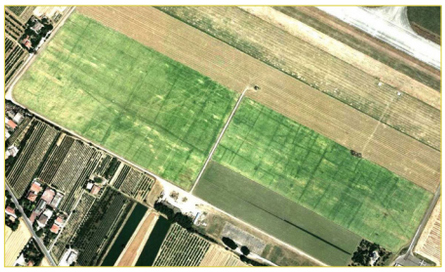
Image 29 ci-contre



Autrement dit, on voit très bien comment d'une part la différence relative, mais en même temps comment des assignations de terre au Moyen-âge ont contribué à ossifier des centuriations romaines, voire certainement à les créer partiellement et à leur donner une nouvelle vie en quelque sorte. J'emploie volontairement des phrases simples avec des images un peu bateau parce que c'est de cela dont il s'agit. Vraisemblablement, les initiatives médiévales et modernes ont contribué à donner de la vie à ces formes et ont ouvert un véritable nouveau chapitre.

Quelquefois, c'est la photographie aérienne qui nous montre des paysages fossiles. Voici un exemple parmi d'autres. Ici sur un terrain d'aviation d'Imola (Image 30), sur une des missions visibles sur Google Earth, il y a une mission qui a été faite en période sécheresse et qui donne du parcellaire fossile.

Image 30 ci-contre



Le travail que j'ai fait d'interprétation, de calcul laisse penser que là on est probablement en présence d'un parcellaire romain. Par une trace fossile et aussi parce que l'on est dans une zone de faible enfouissement ici (Image 31). On est au pied de l'Apennin, on n'est pas dans ces zones où il y a 5, 6, 8, ou 10 mètres de sédiment au-dessus. Il n'est pas impossible de découvrir des traces antiques mais cela va être très rare.

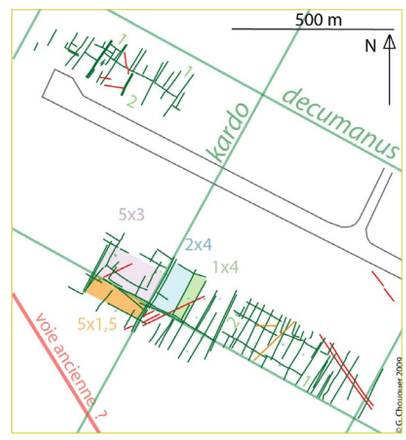


Image 31 ci-dessus

Je conclurai en disant que toutes ces découvertes, j'ai pris cet exemple mais vous vous doutez bien qu'il y en a d'autres. J'ai lancé des travaux de ce type sur le bocage, sur l'openfield, bref tous les types agraires possibles et inimaginables, qui sont le bagage habituel de l'historien. Autrement dit, j'ai demandé à mes étudiants et j'ai fait moi-même, un travail de réouverture de tous les collecteurs avec lesquels on écrivait traditionnellement l'histoire. Par exemple Magali WATTEAUX a travaillé sur le bocage dans l'Ouest. Elle a véritablement pris l'objet bocage et elle a ouvert la boîte noire en disant tout ce qu'il y avait dedans et elle a fait comme nous le faisons pour les centuriations, elle a fait un travail d'archéologie du savoir, de généalogie des idées, des concepts, des paradigmes etc. de façon à pouvoir poser les termes différemment.

Image 32 ci-dessus

Cédric LAVIGNE l'a fait sur l'openfield. A un moment donné, on s'est rendu compte qu'il y avait matière à théorisation. La théorisation, elle existe, c'est mon livre paru en 2007 à Coimbra puisque c'était la première année de mon enseignement là-bas. Les collègues m'ont fait l'honneur de publier cet essai qui s'appelle « Quel scénario pour l'histoire du paysage ? Orientations de recherches pour l'archéogéographie » (Image 32). Je tire dans cet essai qui est vraiment de théorie et d'épistémologie, tous les attendus possibles et imaginables de ce que je viens de vous illustrer à partir d'un exemple, et de montrer quel est l'ampleur du champ qui s'offre à nous.

En clair, ce que nous disons, c'est que l'on est dans la situation où aujourd'hui il va falloir reprendre tous les objets avec lesquels on a écrit jusqu'à présent l'histoire du paysage, de reprendre une métaphore, une expression courante pour pouvoir éprouver leur solidité par rapport à ces idées. Parce que tous les objets avec lesquels nous travaillons sont des objets et des idées qui ont été fabriqués au XIXème siècle et au XXème siècle. C'est-à-dire à une époque où on était persuadé que les choses avaient de l'inertie, de la persistance, de la transmission ou de la disparition, où le paradigme de l'archéologie était dominant ; c'est-à-dire que la couche qui recouvre une couche inférieure opacifie définitivement la couche inférieure et seul l'archéologue peut atteindre le passé. Vous voyez que les cartes sont complètement rebrassées au niveau des objets, elles sont rebrassées au niveau des documents qu'il faut répartir différemment entre les spécialistes. Elles sont rebrassées au niveau des disciplines puisque désormais, on ne peut plus pratiquer une discipline. Mais, il faut effectivement pratiquer une pérégrination qui tantôt vous fait travailler avec le géologue, tantôt avec l'archéologue, tantôt avec l'historien, tantôt avec le géographe et c'est de ce mélange que vous pouvez faire votre miel.

Je terminerai juste avec une dernière idée. Bruno LATOUR dans la préface qu'il a bien voulu faire pour cet essai à soulever un point dont je n'étais pas à ce point conscient en écrivant mon propre essai. Il a soulevé l'idée suivante, il a dit CHOUQUER nous emmène dans un drôle d'univers puisque finalement, il voudrait que nous prenions l'histoire là où nous pouvons commencer à la saisir par les documents et que nous ne posions plus jamais la question des origines.
Je n'ai cessé de vous le dire à mot couvert, maintenant quand nous étudions des centuriations dites romaines, sachant que nous allons faire beaucoup d'histoire moderne, un peu d'histoire médiéval, quant à l'histoire romaine, on verra à la fin du travail, on verra si on en a fait ou non. Pour quelqu'un qui est historien de l'antiquité, moi j'ai commencé dans cette voie, vous voyez c'est une remise en cause assez radicale puisque l'objet nous fuit entre les doigts.

A partir de là, je me dis que la véritable attitude, c'est difficile à dire, c'est de se dire qu'il faut arrêter de discipliner les documents, il faut se laisser porter par les documents. Le principal enseignement que je donne à mes étudiants, c'est de leur dire, commençons si vous voulez bien, au moment vous démarrer votre thèse, commençons par nous demander de quoi les documents sont-ils la source. Ne disons pas selon la bonne épistémologie classique des historiens qui est complètement fautive, nous allons prendre une source et puis nous allons étudier tel phénomène social. Disons d'abord, voyons quel est le corpus documentaire à partir duquel nous allons travailler, puis ensuite voyons de quoi il est la source. Et peut-être qu'il est la source de quelque chose qui n'a rien à voir avec la période sur laquelle vous voulez travailler.

DÉBATS

MODERATEUR : Bien nous allons demander à nos discutants de réagir et de continuer le dialogue avec vous. Roland tu veux commencer ?

Intervention de Roland VIDAL, Ecole du Paysage de Versailles :
J'ai trouvé votre exposé tout à fait passionnant à commencer par le titre qui m'avait déjà laissé un peu songeur, parce que vous l'avez intitulé « La construction de centuriation romaine il y a 2000 ans ». C'est déjà une énigme de ce que vous alliez dire par la suite, à savoir que ces centuriations sont une construction longue et permanente, peut-être pas terminée, je ne sais pas si on peut le dire… Cela vous a amené assez vite à dénoncer les défauts et les travers du cloisonnement disciplinaire. Vous nous avez montré que même dans votre simple domaine même sans aller chercher des disciplines très éloignées, le cloisonnement par tranche historique ne permet pas de révéler un certain nombre de choses majeur, ne permet pas de montrer les processus par lesquels se construisent les sujets sur lesquels vous travaillez, et là j'ai trouvé que cela entrait bien avec nos préoccupations. Quand on travaille sur les rencontres villes-agricultures, les cloisonnements disciplinaires, c'est bien un problème que l'on doit réussir à dépasser. On est très intéressé par cette volonté que vous avez de faire avancer les choses en brisant les habitudes qui sont parfois un peu pesantes dans le monde de la recherche. Je ne m'étendrais pas davantage.

Je vous poserai simplement une petite question en revenant sur ce qu'a dit Serge en introduction de notre exposé, sur la table rase. Il explique qu'aujourd'hui, on ne pratique plus cette table rase, que l'on est attentif aux traces du passé, beaucoup plus qu'avant. La question que je voudrais vous poser est : est-ce que les Romains étaient attentifs à ce passé ou est-ce que eux ne pratiquaient pas simplement une table rase ? C'est ce que je n'ai pas bien vu. Sur quoi s'appuyaient-ils comme réalité territoriale pour mettre en place un système qui a été modifié mais qui n'a jamais été oublié ? Il a été réinterprété, ils ont mis en place quelque chose, qui finalement dans son principe va fonctionner. Est-ce qu'ils l'ont eux adapter à la réalité du territoire ou est-ce que l'on a retrouvé ce principe colonial que l'on retrouve aussi bien par exemple dans les bastides ou dans les colonies de pays occidentaux plus récemment, où on sent la volonté d'effacer le moment ? Quand ils rasent Carthage par exemple, il y a bien une volonté d'effacer une mémoire et de ne repartir de rien. Quand on repart de rien, table rase, et que 1000 ans après, il y a quelque chose qui est restée dans le principe, est-ce que cela veut dire que malgré tout, ils n'étaient pas si proche de la table rase que ça ? Est-ce qu'ils avaient une réflexion sur le territoire avant, sur ce qui se passait avant eux ?

Réponse de Gérard CHOUQUER :
De faire du passé table rase… Deux brèves remarques. En ce qui concerne briser les habitudes et le décloisonnement, ma première partie d'intervention, oui, il faut le faire quand c'est nécessaire mais je n'entends pas dire que par exemple la périodisation en histoire ou que certaines spécialisations dans telle ou telle discipline n'aient pas ces vertus. Je dis qu'il y a des types d'objet qui sont rebelles à ça. Ma réponse est uniquement parce que ce type d'objet et notamment les objets géographiques, qui sont des objets chargés de mémoire, eux effectivement ne se satisfont pas du cloisonnement, mais je comprends tout à fait qu'un historien travaille sur le XIIème siècle et se limite au XIIème siècle si la nature de son travail fait qu'il doit se périodiser. Là-dessus, pas de problème.

En ce qui concerne la table rase, vous avez raison, je n'en ai pas du tout parlé parce que je ne faisais pas un exposé sur la centuriation romaine mais sur la dynamique des formes et que je prenais l'exemple de la centuriation romaine. Oui Rome pratique pour l'essentiel, du moins d'après les documents que nous avons et notamment les fouilles archéologiques une forme de table rase. On ne peut pas installer de tels arpentages à base quadrillée qui suppose ensuite une redistribution de la terre par assignation etc. sans tout de même faire violence à l'espace. Dans le TGV Méditerranée, il y a un lieu où les collègues archéologues ont pu faire une démonstration tout à fait peu courante ; ils ont démontré qu'avant d'installer un decumanus du réseau, autrement dit un des axes du réseau quadrillé, on avait d'abord nivelé le sol. C'était une plaine un peu ondulée et on avait véritablement nivelé le sol. Eux par leurs analyses sédimentologiques, ils ont pu faire la démonstration que l'on avait raboté des bosses et qu'on avait comblé des espaces pour pouvoir installer le decumanus. Ils ont des stratifications qui sont très nets et qui leur permet de dire cela. Dans ce cas-là, oui il y a table rase.

Maintenant de façon très générale, je serai bien incapable, compte tenu de l'état des connaissances sur les centuriations véritablement d'époque romaine cette fois-ci, je serai bien incapable de dire si partout c'est la table rase, s'il n'y a pas des cas où il y a une intelligence de l'espace. On peut se douter qu'un arpenteur romain qui vient même si on lui a donné un plan de travail extrêmement contraignant, déterministe, faire des carrés, il va se demander dans quel sens coule l'eau. D'emblée, il va essayer de prendre la mesure d'un certain nombre de contraintes majeures et il se pourrait assez bien que certains choix d'orientation par exemple d'un quadrillage rendent compte des contraintes naturelles évidentes, des déterminismes naturels évidents. Dans ce cas-là, on aurait qu'une relative table rase. En ce qui concerne la superposition réseau romain par rapport à des structures de l'âge du fer, on n'a pas encore de dossiers pour pouvoir répondre de manière précise et de savoir si effectivement on a supprimé purement et simplement pour faire les quadrillages. Nos connaissances sont sur des régions trop différentes les unes des autres pour que l'on puisse véritablement répondre.

Intervention de Roland VIDAL :
Quand vous nous parlez un peu plus tard Moyen-âge de la Vénétie, vous nous avez montré comment dans cette nouvelle trame, plus ou moins reprenant la romaine, il y a un réseau d'irrigation qui va avec. Ça je pense que c'est une constante dans l'agriculture méditerranéenne, il n'y a pas d'agriculture sans réseau d'irrigation ; cela existait avant les Romains que cela existait après. Est-ce que ça d'une certaine manière, ils ont mis en place quelque chose qui techniquement fonctionnait bien ? Et ce serait la raison pour laquelle cela a été conservé dans le principe. Est-ce qu'il y a avec une technique hydro-agricole particulièrement développée ?

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Oui. Dans le cadre des travaux du TGV Méditerranée, les travaux de Jean-François Berger sont très clairs dans ce domaine, d'ailleurs il a largement fait sa thèse sur cet aspect-là, lui en tant que géoarchéologue, donc plus proche de la géologie que de l'analyse des formes. Ce que je dis n'est pas une restriction.
Donc il a très bien démontré la hiérarchie des réseaux d'irrigation et que même le fait que les mêmes réseaux ont pu être utilisé tantôt comme réseau d'irrigation tantôt comme réseau de drainage avec des inversions selon les contextes climatiques, marécageux, ou au contraire la nécessité d'apporter de l'eau pour des cultures spéculatives etc. En ce qui concerne la Vénétie, bien entendu, j'ai parlé du réseau d'irrigation de la Brentelle qui se met en place à la fin du XVème parce que l'on voit très bien comment ce réseau réactive le parcellaire antique mais si vous avez encore le souvenir de la diapositive, vous avez bien vu qu'il y a une centuriation à gauche de ma diapositive et une autre à droite qui n'ont pas la même orientation et justement le choix des orientations des deux centuriations est lié au pendage. Donc c'est clair que les arpenteurs romains ont tenu compte de contraintes évidentes. Donc on peut penser, comme vous le suggérez que déjà à l'époque romaine, le réseau centurié avait un rapport étroit avec l'irrigation de cette zone.

Intervention de Roland VIDAL :
Merci beaucoup, cela nous donne envie d'en savoir plus, c'était tout à fait passionnant.

Intervention de Bruno JULLIEN, urbaniste qualifié de l'AURAN :
Cela me plonge dans des abîmes de réflexions. Merci pour cette présentation parce que c'est vrai, cela semble ouvrir beaucoup d'horizon et puis des manières de voir des choses différemment. Je voulais vous poser une ou deux questions. Cette question de dynamique des formes, est-ce que dans l'ensemble des territoires qui ont été marqué par des présences romaines, je pense nous dans l'Ouest, les anciennes voies romaines, on sait où elles étaient, souvent sur des lignes de crête etc. Est-ce que l'on sait si on a eu des organisations du type que vous avez décrit, qui nous donnerait des clés de lecture de finalement de nos territoires, si cela vous inspire ?

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Cela m'inspire pour une raison très simple c'est que l'historiographie de l'étude des centuriations a été marquée par une inflation de fausses centuriations et les régions de l'Ouest ont été abondamment pourvues de centuriations qui n'ont jamais existées que dans la tête de leurs auteurs. Ce ne sont pas les seuls et la liste et longue. Une des activités du chercheur qui travaille sur les centuriations romaines, c'est notamment de faire la chasse aux intrus qui sont très nombreux dans la littérature, parce que l'on rejoint là quelque chose qui est fondamentale, qui est le poids que représentent la romanité et les choses anciennes en général mais la romanité tout particulièrement et dans la construction de l'identité.

A partir de ce moment-là, qui n'a pas sa voie romaine, qui n'a pas son vestige et qui n'a pas dès que l'on connaît un peu l'existence, qui n'a pas sa centuriation. Je vais traiter la chose par l'anecdote parce que ce sera plus rapide. Le responsable d'une association locale en Ile de France m'a téléphoné en me disant – c'était l'année dernière – vu ce que vous faites monsieur sur les centuriations, j'aimerais bien que vous veniez nous faire une conférence pour mon groupe sur la centuriation romaine de l'Ile de France. Je dis « écoutez monsieur, je vous remercie, c'est très gentil », une fois la courtoisie dite, je lui dis « je viendrais bien volontiers faire une conférence mais ce sera pour vous dire pourquoi, il n'y a pas de centuriation en Ile de France : il ne m'a plus jamais rappelé.

C'est une façon de dire que j'allais contre le poids qu'il voulait voir, l'espace d'aura que la centuriation aurait donné à son terroir. Dans l'Ouest, pour répondre de façon sérieuse à votre question, non il n'y a pas de centuriation avérée, il y a des régularités dans les paysages en veux-tu en voilà. Ça il n'y a pas de problème. Il faut les expliquer. Elles ne sont pas à mettre sur le compte des centuriations. Mais n'oubliez pas, même si on ne les connaît pas bien, que les organisations agraires et même les planifications dans certains cas, les planifications volontaires, collectives, sociales sont vieilles comme le monde. Les plus anciennes authentifiées semblent être les régularités que l'on trouve dans les landes du Dartmoor en Cornouailles et qui remontent en 1400 avant JC. En plein âge du bronze, on faisait déjà des parcellaires d'une très grande régularité qui n'avaient rien à voir avec les centuriations mais qui étaient des grandes bandes déjà parallèles. Il y a des travaux remarquables là-dessus, c'est vous dire que la régularité est vieille comme le monde. A mon avis, il y a un champ d'investigation, un champ de travail mais on pourra très vraisemblablement se passer de toute hypothèse centuriée.

Intervention de Bruno JULLIEN :
C'était un peu la question, vous venez d'y répondre un peu, mais est-ce qu'il y a d'autres formes aussi fondatrice dans tous nos territoires ? Vous parliez du bocage, donc je pense que vous avez justement quelques précisions là-dessus. Est-ce que l'on inventorié ou est-ce que l'on a une idée des formes fondatrices qui peuvent avoir modelées ou transmises, excusez-moi si je n'utilise pas le bon vocabulaire qui se transmettent jusqu'à aujourd'hui ?

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Je comprends mieux votre question. Qu'est-ce qui dans votre région de l'Ouest pourrait être fondateur s'il y a eu etc. C'est difficile de répondre à votre question. Question qui est à la fois idéologique et pratique.

Pratique parce que nous avons besoin de remettre complètement en chantier les typologies agraires. Nous avons vécu avec des catégories beaucoup trop réductrices, avec un tout petit bagage avec lesquels il fallait tout faire entrer dans ce bagage : l'openfield, le bocage et la centuriation romaine. Avec ça, on avait raconté l'histoire du paysage. Je caricature à peine. Donc on a besoin de refaire les typologies, mais

deuxième difficulté, c'est le côté idéologique, du moins teinté d'idéologie de la question.

C'est que pour répondre à la question que vous venez de poser, il faut déjà faire admettre ce que c'est qu'une forme et ce que c'est qu'une planification. Moi je viens d'une corporation, je sais que cela va vous étonner parce que vous êtes dans une corporation complètement différente ; voilà pourquoi j'adore travailler avec les géomètres, non seulement parce que je suis historien du cadastre et du foncier en quelque sorte, mais c'est aussi parce que nous parlons le même langage et que vous notamment vous parlez un langage de formes. Devant une forme, nous essayons de travailler, de l'analyser, que ce soit dans le domaine de l'urbanisme ou du péri-urbain ou de la campagne profonde, nous analysons les formes.

Je viens de deux corporations, l'histoire d'une part et l'archéologie de l'autre, dans lesquels prononcer le nom de forme est une insanité, est une indécence. Lisez les notices du « dictionnaire de la géographie et de l'espace de la société » de Jacques LEVY et Michel LUSSAULT, lisez les paragraphes que Michel LUSSAULT a écrit sur l'analyse des formes, c'est l'horreur absolue. C'est le véhicule des idéologies, nous sommes des gens qui voyons des planifications partout etc. Il faut déjà engager dans nos corporations un énorme travail pour dire attendez, on va essayer de faire de l'analyse de formes et on va essayer de voir si on peut trouver. Et on nous répond à ce moment-là mais tu sais très bien qu'un texte aura toujours eu une forme. C'est ça la réalité. Je n'aurai jamais osé parler dans ma corporation dans les termes où vous venez de me poser la question parce que l'on aurait dit, ça y est CHOUQUER revient avec ses planifications, il est en train de nous imaginer une acte fondateur ou je ne sais quoi. Or la question se pose – mais je n'ai pas la réponse - mais comment est-on arrivé aux régularités planimétriques qui existent ? Parce qu'elles existent. La moindre analyse de cartes ou de photographies aériennes nous les montrent. Comment est-on arrivé ? Pour les régions de l'Ouest, on ne sait pas encore très bien.

Intervention de Bruno JULLIEN :
Peut-être une dernière question. Je ne crois pas avoir entendu le mot culture. Je ne parle pas d'agriculture mais culture. Est-ce que l'on est dans tous nos territoires, nos paysages, est-ce que l'on est dans de la transmission culturelle ? Est-ce que ce que vous avez décrit, vous avez pris le point de départ des centuriations etc., est-ce qu'il y a une transmission culturelle à partir d'un moment où l'on a planifié, on a organisé le territoire ? Est-ce que l'on peut dire qu'il y a une espèce de permanence culturelle où l'on se réfère à des formes qui deviennent des modèles ? Est-ce que vous invoquez l'aspect culturel ?

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Pour moi par exemple, en effet, je n'ai pas prononcé le mot et je suis restée sur la mémoire à la fois matérielle et virtuelle. Vous voyez je me suis situé tout le temps au niveau des réalités et en évoquant des plans tantôt matériels, tantôt virtuels et même une association entre les deux pour essayer d'expliquer la dynamique. Je n'ai pas parlé de la mémoire culturelle qui existe.

Ce que moi je constate c'est que dans quelques dossiers que je connais mieux que d'autres, il y a des permanences dont on peut se demander effectivement si les représentations que les populations ont de leurs terroirs et de la façon dont elles agissent par rapport à leurs terroirs ne peuvent pas devenir un élément même explicatif de la transmission, dans la façon de nommer, dans la façon de hiérarchiser, dans la façon de séparer les fonctions.

Moi je viens du Jura, j'habite près de Dole et j'ai travaillé sur la plaine du finage qui est séparée par une voie romaine, qui manifestement à l'époque romaine a créé une coupure dans le paysage entre une partie qui est devenue le finage sec – c'est le nom de la plaine – et l'autre partie qui est devenue le finage humide. Or c'est très clair quand on regarde les terriers de la fin du Moyen-âge et de la façon dont on qualifiait leur terroir à la fin du Moyen-âge, cette opposition entre une partie sèche et une partie humide de part et d'autre de l'ancienne voie romaine est une évidence. Donc elle entre comme un héritage dans la mémoire culturelle, je pense qu'à ce moment-là, je comprends bien le mot que vous employez et donc elle contribue à la transmission d'une certaine façon.

Intervention de Gilles NOVARINA, professeur d'urbanisme, Institut d'Urbanisme de Grenoble :
Moi aussi, je vous remercie pour votre intervention qui est vraiment passionnante, qui nous interroge beaucoup sur la manière dont on utilise l'histoire en matière d'urbanisme, c'est là-dessus que je voulais intervenir.

D'abord, je voulais dire que l'urbanisme ou les sciences d'aménagement, ce n'est pas la première fois qu'ils font des emprunts à des disciplines connexes ou extérieures qui ne sont pas très regardantes sur quels fondements de ces disciplines et le cheminement logique du raisonnement dans cette discipline. Si on prend aujourd'hui par exemple le système du vert, il y a même une loi qui a dit qu'il fallait des schémas de cohérence écologique et tout le monde sait que l'écologie du paysage n'a pas vraiment montré que la biodiversité fonctionne mieux dans un système réticulaire plutôt que dans un autre.

Mais cela ne fait rien, les choses se sont faites : on a été même jusqu'à faire une loi et à codifier cela dans une loi. Ce n'est pas la première fois que les choses se passent ainsi. En matière d'histoire, c'est vrai que l'on a une drôle de façon de faire de l'histoire, les fondateurs de la discipline urbanisme, ceux qui refusent la table rase ont une drôle de façon de la faire, ils ont toujours été un peu des marginaux, Marcel POETE et Pierre LAVEDANT ou les Italiens. Il y a un urbaniste italien qui parle d' « una storia operative », une histoire pour l'action. En plus, on l'a fait à l'envers puisque l'on passe de la situation actuelle pour retrouver une origine. On rebascule le processus à l'envers. On part du point actuel, on essaie de remonter progressivement pour montrer un certain nombre de choses. C'est vrai que l'on a une drôle façon de faire en utilisant l'histoire.

Je pense que l'on en a vraiment besoin y compris en la déformant parce que si on veut composer avec, si on veut imaginer l'action d'aménagement du territoire, de planification, l'urbanisme, ce n'est pas quelque chose qui répond à un geste gratuit, fondée sur le libre arbitre du créateur, il faut que l'on trouve des éléments qui nous permettent de faire. Il faut que l'on retrouve des représentations qui nous permettent de penser la planification, il faut que l'on retrouve un certain nombre de choses qui nous permettent d'avancer y compris en refusant une certaine vérité historique, que vous nous avez très bien démontrée.

Ça c'est la base de notre savoir disciplinaire et de notre métier. Par exemple les cartes que vous nous avez montré sur l'Emie Romagne un peu plus au nord, en direction de Bologne, on prend ces centuriations dont on ne sait pas trop ce qu'elle est, puis on prend le chemin des voies du Moyen-âge, on repère des intersections, on dit que ce sera les centres secondaires du plan de la province de Turin. On n'a pas besoin de savoir d'où cela vient, mais on se base des lignes dans le paysage pour faire un certain nombre de choses. Voilà comment on procède et on sait aussi que l'histoire de l'urbanisme est plein de faux historiques. Les plus célèbres Saint Malo, la place de Bruxelles, Bruges, ce sont des faux qui ont été refaits au XIX ème siècle. On a refait des villes médiévales donc on sait cela assez bien.

Je trouve que là où vous nous amenez, vous nous amenez sur un certain nombre de choses qui me semble tout à fait fondamentaux. C'est-à-dire que même si on fait cela, il faut quand même être très prudent. Vous voyez je passe un peu du scientifique au prescriptif en permanence. Vous nous invitez à une prudence.

De quoi on a besoin ? Je ne pense pas que l'on ait besoin du concept de persistance par contre on a besoin de celui de continuité c'est-à-dire en gros, le refus de la table rase, c'est le refus de l'effacement, c'est le refus de la rupture et donc on a besoin d'imaginer qu'il y ait une certaine continuité.

Vous avez employé un terme qui me semble important, vous avez employé de persistance du signe géométrique. Effectivement on a besoin de ça. Peut-être les invariants territoriaux, c'est un terme des urbanistes italiens aussi sur lequel on s'appuie. C'est peut-être simplement ces éléments un peu abstrait, l'orthogonalité, quelques grandes directions, le prolongement aussi des choses, c'est plutôt ces notions-là dont on a besoin pour agir en matière d'organisation du territoire que de quelque chose qui persiste, dont on démontre la persistance.

Mes interrogations sont cela et en même temps, vous nous invitez à dire qu'à chaque fois que l'on fait de l'histoire, on recrée et ça c'est important aujourd'hui. A chaque fois que l'on crée des formes urbaines, on ne doit pas produire des formes qui sont copies de choses qui n'ont pas vraiment existées. On est obligé en permanence même si on travaille avec l'histoire, même si on travaille avec la continué, on travaille avec un certain nombre de signes, on est obligé de réinventer.
Il me semble que votre exposé nous invite à ça et on est aussi obligé d'être d'une grande prudence. C'est-à-dire de ne pas produire des certitudes, c'est-à-dire d'avoir toujours une espèce de doute méthodologique qui est important. Je pense que si l'on fait cela, on peut continuer à utiliser l'histoire comme on l'a fait ; pour un historien, c'est vraiment scandaleux de faire ça. Il me semble qu'en termes d'actions, on a besoin de cela. On a besoin d'avoir des choses autrement si on refuse l'idée de continuité, si on refuse de s'inscrire dans, si on refuse l'idée qu'il y a quand même un certain nombre d'éléments du paysage que l'on voit aujourd'hui qui correspondrait à une certaine continuité historique, on est

forcément dans une table rase plus ou moins radicale.

Je ne sais pas si j'ai tiré très loin votre exposé mais c'est ce que m'inspire votre exposé qui est vraiment intéressant parce qu'il remet en cause toute une série de choses qui sont des certitudes pour un certain nombre d'urbanistes.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Je ne pourrais pas répondre correctement à tous les aspects que vous avez évoqués parce qu'il y a des choses qui sont largement au-delà de ma propre expérience, qui engagent des débats beaucoup trop larges. Comment agir ? Quels choix faire ? Cela c'est vraiment énorme. Non pas que je n'ai pas ma petite idée là-dessus, comme tout le monde, mais je n'aurai pas un discours particulièrement original.

Simplement, je peux dire ce que je retiens en commentant vos observations, sur les questions que vous vous posez de ma propre expérience. Ce que je constate c'est que la dynamique, elle est faite d'une alternance ininterrompue de transmissions et de transformations, d'actes de création et de moments où la tension créatrice retombe et où l'on vit sur l'existant. C'est cet incroyable mélange entre les deux pulsions en quelque sorte qui fait qu'il y a transmission et que les choses se produisent. J'en tire la conséquence, c'est que d'un tel exposé il ne faudrait pas retenir l'idée que l'on est devant un interdit d'agir, qui n'aurait pas de sens puisque au contraire je démontre que la transmission se fait justement puisqu'il y a transformation. Oui, il faut agir. Les sociétés agissent.

Elles ont besoin de créer, elles doivent répondre à leurs besoins, lesquels ne sont jamais les mêmes que ceux de la génération précédente et ainsi de suite, donc très bien. En revanche, le deuxième élément que je retire des dossiers sur lesquels, j'ai travaillé depuis un certain nombre d'années, c'est que quand les sociétés ont créé et qu'elles ont créé de façon ostensible, visible, elles ne l'ont vraiment pas fait innocemment puisque on aurait vraiment beaucoup étonné les arpenteurs de l'époque romaine, si on leur avait expliqué que leurs actes allaient produire des effets 2000 ans après et que 2200 ans après, nous serions là dans une salle parisienne à discuter de leurs travaux. J'avoue qu'il serait un peu surpris. D'autant plus, mettez-vous à leur place, nous voyons nous les centuriations romaines bien mieux qu'ils ne les aient jamais vues. Nous nous les voyons finis ou en tout cas que des sociétés bien ultérieures ont terminé. Nous les voyons finis, eux ne les ont jamais vu et en plus on les voit de haut, on a des moyens etc. Eux ne les ont jamais vus parce que vous savez ce que c'est que le quotidien d'un arpenteur ou d'un géomètre. Il vient, il trace des perspectives, il abat des arbres pour faire des alignements, pour faire des visées, il pose des bornes et il dit ton lot à toi, il va de telle borne à telle borne et puis là tu es voisin de untel dont le lot va de telle borne à telle borne. Là, vous ferez un chemin, là vous appellerez celui le 30ème decumanus, celui le 14ème cardo et une fois que tout est jalonné, il part.

Ce sont les gens à la sueur de leur front pendant des décennies et des décennies, qui vont construire le paysage, qui vont construire la planimétrie correspondant à l'arpentage en question. Ce qui fait que l'arpenteur ne voit jamais la fin de son travail, il ne voit jamais la réalisation véritable de son travail puisque entre temps, il est envoyé sur autre chantier pour faire un autre jalonnement ou installer d'autres colons. Donc il y a une grande part de phénomènes à double détente. Donc oui, on n'agit pas dans les paysages innocemment et quand on intervient avec des travaux comme une voie romaine, une centuriation, une planification, un réseau d'irrigation, quelle qu'en soit la forme, on n'est pas toujours dans les quadrillages, il y a d'autres morphologies dans ces réseaux mais on sait maintenant que quand on fait ces travaux-là, on ne les pas innocemment et il va falloir que l'on accepte l'idée qu'ils peuvent avoir des effets à très longue portée. Autrement dit, dans les gestes d'aménagement que nous faisons aujourd'hui, nous ne savons pas, mais nous devons imaginer que nous faisons des gestes ou en tout cas que ceux qui les réalisent, font des gestes qui peuvent pour un certain nombre d'entre eux, avoir des conséquences pluriséculaires et qui peuvent induire quelque chose.

Tout de suite cela cadre selon moi le débat. Oui, il faut créer parce qu'il faut répondre aux besoins de créer des sociétés. Ça c'est une évidence. On ne peut pas vivre dans une patrimonialisation totale et qui en quelque sorte enserrerait tout l'espace - certes de façon vertueuse, la question n'est pas là – dans la conservation autrement dit dans une vraie persistance, on ne touche plus à rien.

Deuxièmement, s'il faut créer, il faut quand même être extraordinairement conscient de l'importance que ça a. J'avais pris quelques notes en vous écoutant, je voudrais attirer votre attention sur la situation de la recherche en Italie. C'est une situation originale parce que l'Italie a été marquée jusqu'après-guerre par un véritable leadership en matière d'analyses avec l'école italienne d'urbanisme qui a vraiment été à un moment donné extrêmement vigoureuse, qui a beaucoup marqué. Mais avec une particularité,

vous vous rappelez quels étaient les objectifs de ces chercheurs ? C'était d'éviter que l'on reconstruise les centres anciens détruits pendant la guerre en faisant table rase et, ils ont eu raison. Il fallait retrouver tout le passé antique, parce que ce passé antique allait valoriser l'acte de conservation de restauration et donc éviter qu'on aille vers ces villes modernes que certains auraient voulu faire. Le problème est que, ce qui a été nouveauté à une certaine époque est devenu depuis académisme total. L'Italie est un pays complètement rebelle à la morphologie, je parle dans mes corporations, l'histoire de l'archéologie. C'est un pays complètement rebelle à la morphologie. Pourquoi ? Parce que les collègues me disant, on ne comprend pas pourquoi on ferait de la morphologie, nous quand nous avons besoin d'une voie romaine et bien, on va marcher dessus. Nous quand on a besoin d'une ville romaine, et bien on va dedans. Donc qu'est-ce que tu t'ennuies à nous expliquer que par l'analyse de tes traits, de tes machins que tu colories tantôt en bleu, tantôt en rouge, on va arriver à retrouver des trucs ! Nous, on y va ! Alors, c'est vous dire à quel point l'héritage quand il est aussi monumental et spectaculaire qu'en Italie, de ce point de vue-là, il faut bien le reconnaître, cet extraordinaire bagage historique fait qu'il est éradicateur de la morphologie. Donc les Italiens ne sont pas sortis de la topographie historique. Les archéologues italiens ne comprennent rien à la morphologie, nous sommes entre nous. Mais bon, ils le savent, on leur a déjà dit. Mais le travail que nous faisons, permettez-moi de lever un tout petit coin du voile et d'ouvrir un peu les cuisines. Je vous ai montré et vous ai dit tout le bien du livre des deux collègues italiens qui ont fait valoir cette extraordinaire sédimentation etc.

A Carlotta FRANCESCHELLI, qui maintenant enseigne en France, elle est maître de conférence à l'université de Saint Etienne, je lui dis, maintenant ce qu'il faut faire, c'est de la morphologie. Je lui dis, avec ce lièvre que vous avez su lever, avec cette belle découverte que vous avez su valoriser dans votre bouquin, maintenant il faut faire de la morphologie. Elle me dit non, moi pour retrouver un chenal, je vais chercher le géologue et lui demande de faire un trou. Je lui dis mais non, viens, on va regarder les cartes, les plans, les photographies aériennes, je lui dis, regarde là, tu vois cette anomalie dans le parcellaire, montre-moi le chenal de ton géologue, tu vois bien que ton chenal est lisible et qu'il y a des éléments qui sont lisibles dans la forme. Eh bien, ce discours-là ne passe pas ! Parce que pour elle et, si je me permets de le dire, c'est parce que c'est actuellement un des éléments le plus à la pointe en Italie, c'est vraiment quelqu'un qui est capable de faire avancer les choses, et bien pour elle, le travail, c'est un mélange de topographie historique et de géologie, pas de morphologie.

On aura fait un énorme progrès et alors là, à mon tour de m'éloigner un peu du sujet, quoique … On aura fait un énorme progrès lorsque les urbanistes, les archéogéographes, les géomètres bref, tous les gens qui travaillent et utilisent les documents planimétriques et qui savent analyser des formes, nous aurons rapatrié dans le champ de discipline qui devrait la pratiquer et notamment la géographie, l'analyse morphologique. Depuis que la géographie a dit il y a 45 ans, foin de la description, tout ça c'est ringard, c'est bon à mettre à la poubelle et on arrête de faire ça, au lieu de rénover les objets. Ce n'est pas ça qu'il fallait dire il y a 40 ans. Il fallait dire : « la géographie a atteint un tel degré d'académisme qu'il faut rénover les objets », donc il faut se demander ce qu'on va mettre à la place de l'open field, du bocage, de ceci ou cela, comment on va analyser le plan des villes autrement qu'avec des idées extrêmement générales comme on le faisait à l'époque etc. Or, les géographes ne l'ont pas fait, ils ont dit on laisse ça, on l'abandonne, c'est une géographie définitivement ringarde et maintenant nous passons à la géographie moderne, nous allons faire du chorème, de la géographie spatiale. Et bien qui reprend le flambeau ? C'est nous. C'est-à-dire toutes les professions.

Les premières secousses sont arrivées par les urbanistes qui eux n'ont pas lâché le morceau : nous, on continue à faire de l'analyse de forme. D'où les phrases sévères que les géographes sont capables d'avoir vis-à-vis de tous les gens qui traitent le plan. Parce que, quand vous traitez le plan, c'est que vous êtes derrière un simple planificateur. Vous voyez un simple normalisateur. Et bien c'est nous, d'abord les architectes et les urbanistes qui avons gardé le flambeau et maintenant nous les archéogéographes, dans notre domaine, nous sommes en train de dire aux géographes, vous ne vouliez pas rénover ces pans de la géographie, et bien nous, on prend la chose en charge. Alors pour vous dire que les choses sont quand même en évolution et que l'on travaille avec des gens intelligents, le dictionnaire de LEVY et MUSSO est en cours de refonte et Jacques LEVY m'a demandé de faire la notice archéogéographie dans la version les nouvelles du dictionnaire. C'est vous dire que j'ai invité Jacques à une soutenance de thèse ; les ponts sont jetés et donc, on va vers des reconnaissances mutuelles et je pense qu'il y a des fossés qui vont se combler pour la meilleure science et recherche du monde. Mais, c'est vrai que nous venons d'une situation qui était extraordinairement tranchée.

Donc pour moi, ça fait quarante ans que je suis dans le métier, ça fait quarante ans que je n'arrive pas à dire que faire de l'analyse des formes, faire de l'analyse de formes, ce n'est pas la même chose que de planifier. Que je ne suis pas quelqu'un qui dira, il n'y a qu'une seule solution, faites du carré.

Intervention de Gilles NOVARINA :
On a des formations communes avec les géographes de Grenoble et on vit ça tous les jours. C'est nous qui revendiquons l'héritage de BLANCHARD et de VIDAL DE LA BLACHE par rapport à des géographes qui ne veulent pas en entendre parler. J'avais même proposé d'appeler le bâtiment éventuellement l'institut Raoul BLANCHARD et les géographes n'ont pas voulu. Nous sommes les seuls à avoir une salle à l'institut d'urbanisme qui s'appelle RAOUL BLANCHARD, il n'y en a pas à l'IGA par exemple, ce qui est absolument extraordinaire. Je crois aussi que l'urbanisme a été vraiment une architecture marquée par l'idée d'avant-garde et vous nous expliquez en fait et nous sommes obsédés par le changement et la mutation, vous nous expliquez le lien dialectique qu'il y a entre transmission et transformation, ça c'est un point tout à fait important.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
J'emploie même, ça plait ou pas, un néologisme, j'en avais assez d'écrire cette périphrase, que ce n'était pas la transformation que la transmission pouvait se faire et à un moment j'ai créé un mot : « transformission ». Voilà, on va créer un mot, un néologisme qui résumera les deux, mais c'est bien ça le fonds du problème, c'est bien cette dialectique entre les deux. Je suis complètement d'accord avec les termes et à partir du moment où on la met sur la table comme un véritable objet riche dont on est loin d'avoir fait le tour, je pense que ça peut changer le regard que l'on a sur les formes et sur les aménagements que l'on est susceptibles de faire.

Intervention de Marie-Noëlle MILLE, urbaniste du Certu :
Alors pour ma part, un très grand merci pour votre exposé, parce que ça fait du bien quand on travaille dans certains services d'avoir cette richesse, cet apport, que l'on n'a pas tout le temps malheureusement. Donc, moi je me pose quand même des questions, parce que j'ai l'impression que cette centurie est un fer rouge, qui est plus fort que le reste, à un moment, c'est imposé. Alors, vous avez montré quand même qu'il n'y a pas cet axe Nord Sud automatiquement qui s'est s'adapté quelquefois au terrain, mais, la maille, elle reste. Donc pourquoi cette maille reste-t-elle ? Des moments, elle disparaît, des moments elle n'existe plus mais on la recrée et il y a quand même de la transmission de la pensée d'un concept quelque part. Je me demande à quel point il ne faut pas l'analyser avec la psychanalyse et la psychologie, avec tout ce monde de la pensée qui va au-delà de la géographie, de l'histoire et qui pourrait expliquer pourquoi dans ce temps et pourquoi aussi dans des espaces qui ne sont pas seulement européens, ce quadrillage est nécessaire pour vivre. Alors que, de fait, quand on observe la nature, ce quadrillage n'existe pas d'une façon systématique, au contraire. On a des formes, des ellipses, des formes circulaires. Pourquoi ce quadrillage un moment donné est plus fort que le reste et s'impose ?

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Sur le plan historique, on peut dire que le quadrillage est une réponse d'arpenteur, c'est la réponse technique. Par exemple, le fait que des arpenteurs romains qui ont commencé par faire des systèmes formels d'arpentages différents par grande lanières, il y a tout un vocabulaire technique sur lequel je passe. Mais, la centuriation, cette belle forme quadrillée très classique n'est pas née du premier coup. C'est un objet très élaboré, qui date vraisemblablement du courant du IIIème siècle avant JC, mais pas avant. Or Rome a fait des transformations parcellaires et des lotissements, des assignations avant. Donc, on peut dire que la force de la centuriation, c'est que les arpenteurs ont trouvé à moyen terme, entre la nécessité d'appréhender, de comprendre (au sens latin du terme) dans toutes leurs complexités, de vastes territoires, et, en même temps, de disposer d'un outil cadastral qui permette l'assignation, la fiscalisation, enfin bref toutes les fonctions de base que peut offrir cet outil parcellaire, cet outil cadastral. Alors, deuxième aspect de votre question, pourquoi ça dure et pourquoi pendant deux mille ans, ça devient une idée forte ? Vous avez dit quelque chose de très intéressant au début de votre question, que je n'ai pas dit dans mon intervention, c'est que, à un moment donné – excusez-moi si je n'ai pas retenu exactement vos termes - il faut bien que cette forme se soit imposée avant de perdurer.

Actuellement on est en train de se douter, de commencer à comprendre, comment dans des contextes de colonisation, des contextes où il y a des gestes créateurs pour pouvoir saisir une origine sinon c'est très difficile. On s'aperçoit que par exemple, dans une période qui est particulièrement intense à la fin de l'âge du fer ou de la république romaine, la même période s'appelle l'âge du fer quand on est en Gaule, s'appelle république quand on est de l'autre côté des Indes mais c'est la même. A la fin de l'âge du fer, par exemple en Gaule, qu'est-ce-que l'on voit ? On voit des créations de fermes indigènes c'est-

à-dire d'établissements ruraux avec leurs parcellaires, s'installer, changer très rapidement, deux ou trois fois de suite, se géométriser de plus en plus mais en l'espace de quelquefois 50, 60, 80 ans, un siècle au maximum. Et progressivement, l'une des formes l'emporte et, c'est celle-là qui va ensuite devenir la matrice d'organisation de l'espace, cette fois-ci dans une certaine stabilité. Donc, on a des situations de compétition au début, puis des situations de réduction de la complexité, de sélection, puis, il y a une forme qui finit par l'emporter. On n'a pas encore un dossier où on pourrait faire cette enquête pour, si vous voulez avec une transition entre des formes de l'âge du fer qui sont différentes et des centuriations romaines. On manque véritablement de ce dossier, ça viendra peut-être un jour mais, on manque de ce dossier. Ceci dit, je ne peux pas répondre à tout, il y a des explications, la psychologie de la forme pourquoi pas ?

Intervention de Jef VAN STAEYEN, urbaniste à Lille Métropole Communauté urbaine :
C'est Nolüen GERMAIN qui m'a suggéré de venir à cette conférence. Elle avait raison. Je pense que j'ai une suggestion en réponse à votre question. Il pourrait être intéressant d'étudier l'histoire des mathématiques et de savoir à partir de quand on a inventé la multiplication. Parce que longtemps, on a eu d'énormes problèmes à définir la surface des triangles, de toutes les formes etc. Et, finalement à partir du moment où on standardise la profondeur des parcelles, la surface est immédiatement relatée à la largeur qu'on leur donne. Et s'il s'agit soit de vendre, soit de distribuer de façon égale ou inégale, soit de taxer, effectivement, un système rectangulaire est beaucoup plus simple.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Les arpenteurs romains pratiquent une double science, un double arpentage. Leur activité, elle est à la fois de créer des espaces neufs dans le cadre des colonisations, parce qu'on les envoie avec des contingents de colons à qui il faut assigner des terres, ils ont un cahier des charges très précis. Il y a un magistrat qui dirige le contingent de colons et il faut dans telle cité, assigner des terres à tant de colons. Donc ils ont ces techniques de régularisation de formes préformées qui permet effectivement de référencer la terre que l'on va assigner. Parce que le problème du géomètre c'est d'abord de référencer la terre, savoir la retrouver, pouvoir dire à un de ses collègues, tu retrouveras le terre en question parce que voici le système de référencement.

Mais en même temps, il pratique une deuxième forme qui est l'arpentage de l'existant c'est-à-dire savoir calculer la surface d'une forme qu'elle que soit sa forme, même si elle n'est pas carré. D'après ce que nous connaissons des textes des arpenteurs romains, ils ont très au point sur ces questions-là. Il y a des ouvrages, vous avez des spécialistes, peu importe les noms, qui ont fait des tableaux de mesure, des listes de mesure, des modes de calcul de surfaces et qui ont fait des sortes de petit mémento pour les arpenteurs de terrain en leur disant, si tu as un champ en forme de lune, voilà comment tu vas le calculer, si tu as un champ en forme de triangle, s'il a un angle rentrant, s'il a un ongle saillant et donc il y a une géométrie pratique où là l'arpenteur ne transforme rien, il ne transforme pas le parcellaire, il vient simplement l'évaluer. Donc il faut qu'il le mesure et les procédés mathématiques sont certes ce qu'ils sont mais ils existent et ils sont enseignés. Donc cette géométrie à l'époque romaine existait.

Intervention de Jef VAN STAEYEN :
Il n'y a pas beaucoup d'actions de réorganisation, de vraies régularisations à l'époque romaine.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Est-ce qu'il y a une régularisation à l'époque romaine ? Non je ne crois pas en tout cas pas de façon systématique. Retenez qu'il y a un tout petit pourcentage de terres de l'Empire romain qui a été cadastré selon ce système de la centuriation. Certes, c'est un point qui est l'objet de débat entre « spécialistes » parce qu'il se pourrait que l'on ait fait des centuriations dans certaines zones, mais justement en Italie du Nord, que l'on ait fait des centuriations même là où on n'avait pas de colons à installer.

Ça veut dire qu'à ce moment-là, on a fait de la centuriation pour faire de l'aménagement. C'est beaucoup plus la préoccupation d'aménagement que la préoccupation d'assignation qui l'emporte. Mais sinon pour la fiscalité, les arpenteurs romains n'ont absolument pas besoin pour apprécier un territoire de le quadriller obligatoirement. Ceci dit, on a un texte qui montre quand même que cela devait être un peu délicat dans l'Antiquité. On a un texte, j'ai oublié le nom de l'auteur, il dit : il arrive que des propriétaires de grands domaines fassent faire des appréciations fiscales, des appréciations par un arpentage et que l'on installe un quadrillage et donc l'arpenteur dit, « si tu trouves ce quadrillage dans un domaine privé

qui n'aurait pas dû être arpenté, sache que cet arpentage n'aura pas valeur en justice ». Donc cela veut dire que quelques-uns avaient recours à des arpenteurs privés, en disant je veux connaître l'étendue de mes terres, venez me faire une limitation.

Intervention de Roland VIDAL :
Je peux rajouter un petit point. Je pense qu'avec l'histoire de la psychologie de la forme et l'histoire de l'évolution des mathématiques, il y a peut-être aussi une dimension à prendre en compte, c'est l'histoire des techniques agricoles parce que les parcelles des Égyptiens étaient déjà rectangulaire parce que pour labourer c'est plus pratique, pour l'irrigation aussi.

Intervention de Philippe LAGAGNER ancien géomètre, urbaniste et spécialiste du monde agricole et péri-urbain en particulier :
Je m'interroge sur la perduration, la permanence de cette trame. Pour avoir travaillé, fait des bornages, fait des remembrements, j'ai vu comment dans la nature humaine, les gens sont attachés aux limites. J'ai vu des bagarres aux pieds des bornes. Dans l'histoire, donner des limites et conserver des limites c'est aussi conserver la paix avec son voisin. C'est aussi une certaine sécurité dans son patrimoine. A certaines époques, c'était la survie puisque c'était la nourriture. Il n'y a pas besoin d'avoir en plus des politiques qui ont un sens du projet ou de reprises.
Je pense que quand on a naturellement une fois que l'on a une limite qui n'est pas idiote, parce que je pense qu'il y a dû y avoir des carroyages qui ont complètement disparu, parce qu'ils n'étaient pas adapté à la topographie. On voit bien que toutes les haies qui sont dans la vallée du Rhône sont est-Ouest etc. C'est d'une logique absolue et d'une reprise. D'ailleurs, je ne connaissais pas le terme de cardo en tant que tracé romain, je connaissais en tant que ruisseau. Un cardo, c'était un ruisseau pour moi qui ai vécu dans le sud de la France. Quand il y a un cardo qui disparaît sous une rivière, c'était plutôt un tracé hydraulique qu'un tracé topographique même s'il était majeur.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
J'adhère à ce que vous venez de dire à petit détail près. C'est que la permanence des limites, certes elle est fondamentale certes, elle est fondamentale, vous avez tout à fait raison de rappeler l'importance de la limite, du pendage etc. Les faits ossifiant que cela peut avoir dans une structure sauf que lorsque nous avons une sédimentation et une histoire écologique en quelque sorte faite d'aléas avec du marécage, avec des crus, avec des sédimentations importantes et que des structures anciennes peuvent être recouvertes par des mètres et des mètres de sédiment. Vous pouvez difficilement faire jouer le maintien de la limite entre les voisins pendant 2000 ans parce qu'il y a des moments, il n'y avait plus personne dans les territoires en question. Parce qu'il y a des moments où il y avait des abandons pur et simple parce que cela retournait à la friche, cela retournait au marais et on y revient beaucoup plus tard, deux, trois, quatre siècles après, on remet en valeur. Vous voyez on ne peut pas imaginer une permanence de la limite et une permanence du rôle du bornage dans la continuité totale. Cela existe.

Intervention de Philippe LAGAGNER :
Il devait y avoir des points secs comme vous l'avez dit.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Oui mais les exemples que je vous ai montrés sont des exemples de sédimentations où il y a des sédimentations invraisemblables. C'est ça qui est intéressant. Je répète la question. Je comprends que vous ne la reteniez pas immédiatement tellement elle est finalement assez neuve, mais comment se fait-il qu'une initiation qui remonte à l'époque romaine de façon certaine puisse donner en surface au-delà de plusieurs mètres de sédiment un parcellaire aussi parfait, alors que nous n'arrivons pas à faire la démonstration qu'il y a la continuité de l'occupation, que justement inertie, persistance, immobilisme complets ? On démontrerait l'immobilisme, l'affaire serait entendue. On pourrait démontrer que l'on n'a jamais changé la forme des choses. Ça y est, je ne serai pas là pour parler aujourd'hui parce que l'on aurait une véritable persistance. Mais cette persistance de bornage et de limites, vous la constatez à l'échelle humaine, à l'échelle de votre travail, à l'échelle de quelques générations. Je me suis situé sur vingt siècles avec une histoire sédimentaire, une histoire écologique complètement différente, faite d'aléas. Et c'est ça qui est l'enjeu. Comment se fait la transmission alors que manifestement, il y a des moments d'abandons importants dans tel ou tel cas étudié ? Pourquoi rechausse t-on les mêmes bottes ? Pourquoi se remettons dans les mêmes rails ? Pas tout à fait les mêmes parce que l'on en crée en même

temps que l'on en redynamise quelques-uns. Mais ça c'est vraiment le grand étonnement.

MODERATEUR : Le professeur va devoir nous quitter dans six minutes.

Intervention d'André FLEURY, agronome, professeur émérite :
Ma question est : que s'est-il passé avec ce que l'on a appelé en Europe, les grands déchiffrements du Moyen-âge à partir de l'an 1000 en Italie, un peu plus tard en France avec l'émergence des pouvoirs royaux centralisateurs, qui ont commandité des transformations profondes . Les quelques villes neuves que l'on retrouve en Ile de France sont impressionnantes. Celle de Villeneuve-le-Comte est tout à fait étonnante d'actualité de villes neuves du Moyen-âge, du XIIIème, XIVème.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Là on sort du sujet puisqu'il n'y a plus rien à voir avec les centuriations puisqu'on n'est pas dans une zone où des centuriations ont été faites.

Intervention d'André FLEURY :
Oui mas on a un pouvoir qui a imposé une nouvelle forme d'occupation.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Sauf que l'on n'est pas dans un cas - en tout cas ce n'est pas démontré – de planification globale de l'espace. Les villes neuves en question d'une part, elles ne concernent qu'un petit nombre, certes pas négligeable, de villages parmi tous les autres. Il y a tous les autres villages qui ne sont pas des villes neuves et qui ont eux aussi une existence à la même époque et même dans le cas des villes neuves, il n'est pas démontré que toutes les villes neuves médiévales se soient accompagnées de la refonte du parcellaire et de la planification agraire liées à l'installation, par exemple à une installation de colons etc.

J'ai le souvenir de travaux qui ont été tentés, par exemple Jean-Loup ABBE, un médiéviste qui enseigne maintenant à Toulouse a fait un essai de recherche sur Villeneuve-L'archevêque pour voir s'il arrive à retrouver au-delà de la ville neuve parfaitement ordonnée que nous connaissons tous, pour voir s'il arrive à retrouver dans le parcellaire, des traces de planification et bien sa recherche n'est pas très concluante. Il y a des régularités mais il est difficile de dire que c'est l'œuvre par exemple d'un arpenteur qui serait venu et qui aurait retaillé, refondé l'espace agraire comme par exemple les arpenteurs romains l'ont fait avec leur centuriations qui sont véritablement des choses nouvelles. Sous réserve d'inventaire, la transformation n'est pas aussi importante que ce que des arpenteurs font dans les exemples que je vous ai montrés.

MODERATEUR : Une autre question pendant que je récupère le PowerPoint.

Intervention de Gilles NOVARINA :
Est-ce que a contrario - c'est-à-dire vous montrez en quoi les centuriations malgré des sédimentations fortes, malgré des distances ou des profondeurs importantes arrivent à se pérenniser en surface,- est-ce que a contrario, vous avez connaissance de centuriation effective réelle, qui elles effectivement ont totalement disparu ? Quels seraient les gestes explicatifs de cette disparition par opposition à la pérennisation que vous avez commentée jusqu'à maintenant.

Réponse de Gérard CHOUQUER :
Les centuriations qui disparaissent, il y en a et même beaucoup. Probablement plus ont disparu que ne se sont conservées. Je pourrais vous donner un exemple assez extraordinaire, c'est la centuriation qui se trouve autour de Foggia dans le Tavoliere des Pouilles en Italie du Sud sur laquelle, je suis en train d'élaborer une carte de compilation assez complexe. C'est une centuriation quasiment invisible aujourd'hui. La raison, c'est probablement un abandon de l'occupation de l'espace, une transformation radicale de l'occupation de l'espace et donc à un certain moment, le besoin de faire des formes nouvelles.

Mais pourquoi ? Ça, je n'ai pas une réponse en forme de loi. Pourquoi dans certains cas, on va rénover

en quelque sorte et redynamiser la forme ancienne, pourquoi dans d'autres cas, on a le besoin d'en faire une complètement nouvelle. Il n'y a pas une réponse évidente qui permettrait de dire, on a découvert une loi de fonctionnement des paysages ou des planimétries plus exactement et qui va expliquer que là cela disparaisse ou que là au contraire cela se maintient.

MODERATEUR : Je vous remercie. Je vois que votre conférence a passionné nos collègues ; on en fera prochainement les actes.

Vous pourrez voir les travaux de Bernard CHOUQUER sur son site internet www.archeogeographie.org ou ncore le joindre par mail à chouquer@club-internet.fr

TERRES EN VILLES
40, avenue Marcelin Berthelot - BP 2608
38036 Grenoble Cedex 02
tél. : 04 76 20 68 31
fax : 04 76 40 38 44
mail : serge.bonnefoy@terresenvilles.org
www.terresenvilles.org